

ROMAN

Entretien avec
Hubert Mingarelli
Page F 3



ESSAI

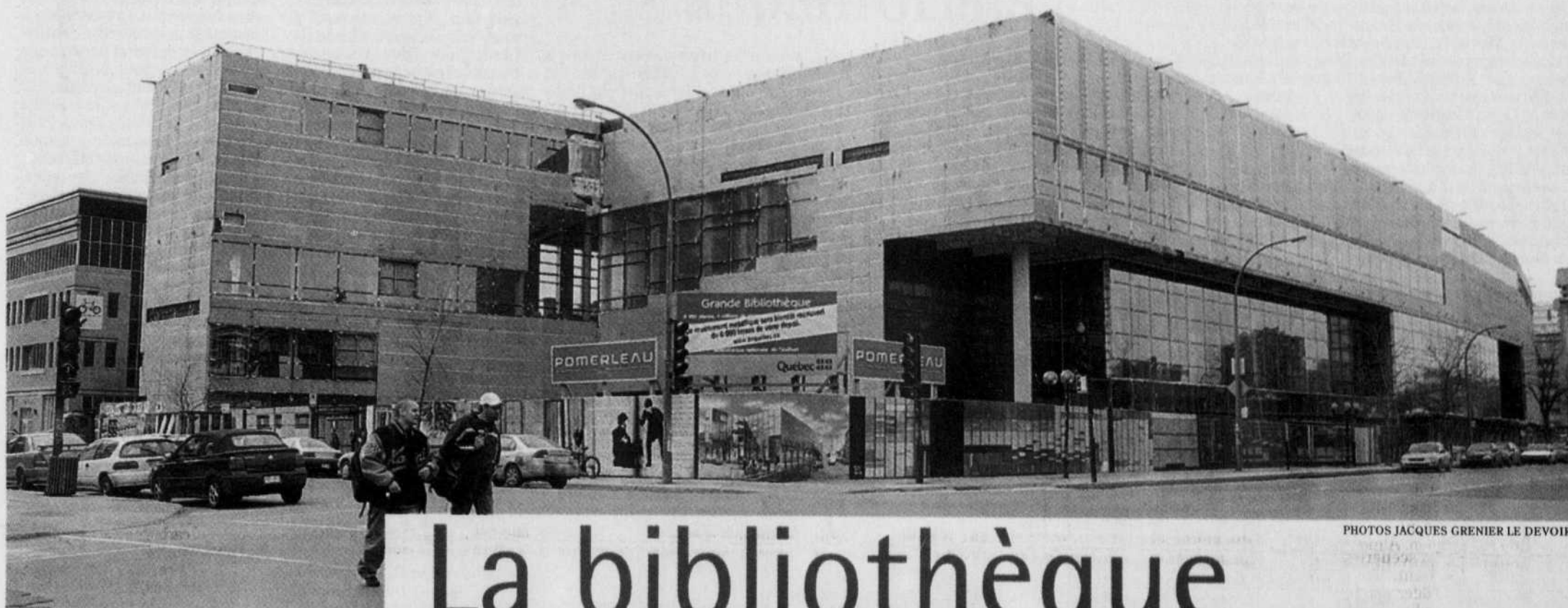
La télé-réalité
comme inconvenient
Page F 7



LE DEVOIR



LIVRES



PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La bibliothèque à venir

Amalgame de béton, de bois ajouré et de verre, la construction de la Bibliothèque nationale du Québec annonce déjà l'avènement d'un lieu magnifique et convivial, porteur d'un idéal de démocratisation du savoir.

« C'EST PLUS QU'UNE BIBLIOTHÈQUE, C'EST L'INSTITUTION CULTURELLE DU TEMPS PRÉSENT, NOUVEAU LIEU DE RENCONTRE ET D'ÉCHANGE QUI DEVIENT AUSSI UN CENTRE INTELLECTUEL. »

FRÉDÉRIQUE DOYON
LE DEVOIR

Il y a loin de la coupe aux lèvres, comme on dit, ou de la charpente aux livres, dans ce cas-ci. La future Bibliothèque nationale du Québec (BNQ), qui ouvrira ses portes au printemps 2005, n'est encore qu'un chantier, on n'y voit que le béton, ou presque. Mais avec un peu d'imagination, on entend déjà le bruissement des pages qu'on tourne, le chuchotement des conversations discrètes et le va-et-vient des lecteurs de tout acabit.

C'est du moins l'impression que laisse une première visite dans ce lieu inachevé, où s'affairent actuellement quelque 160 ouvriers. Les structures en place et celles à venir, qui marient béton, bois et verre, annoncent une atmosphère chaleureuse permettant à la lecture de se conjuguer sur plus d'un mode.

« On a demandé aux architectes de varier les espaces de lecture », explique la présidente-directrice générale de la BNQ, Lise Bissonnette, au pied de ce qu'on appelle la « terrasse ». Cette terrasse s'annonce comme l'un des plus beaux espaces de lecture: un bel escalier inondé de lumière, dont chaque palier sera occupé par une grande table de lecture et qui reliera en douceur le premier étage au second pour qui voudrait éviter les ascenseurs de verre.

Pour lire et découvrir, les visiteurs auront l'embarras du choix. Du corridor étroit qui borde les fenêtres donnant sur la rue Savoie aux petites mezzanines, en passant par le café-bistro ou la salle des journaux, revues et périodiques, les coins lecture seront tantôt calmes, tantôt plus animés. Bien éclairée d'en haut, cette bibliothèque aura des plafonds tout de lumière et un mobilier où, dit-on, on pourra passer des heures. Rien de la prétention architecturale des anciens cabinets de lecture réservés à quelques érudits. Cette bibliothèque sera ouverte au monde. Sa directrice affirme d'ailleurs que c'est une bibliothèque aux ambitions populaires autant que savantes, à la différence de la Bibliothèque nationale de France.

Ouverture et accessibilité

L'ouverture constitue l'autre grand principe qui a guidé le design de l'édifice et qui résume bien l'esprit que veut y insuffler sa directrice. « C'est une question de parti pris, justifie Mme Bissonnette. Avant, les bibliothèques étaient plus fermées, aujourd'hui elles sont très ouvertes. » Ainsi, les cinq étages abritant les collections de la bibliothèque universelle de prêt formeront autant de mezzanines donnant sur le vaste corridor d'entrée qui abritera le café-bistro.

L'abonnement et l'accès seront évidemment gratuits pour tous les Montréalais. L'ancienne directrice du *Devoir* souhaite que certains services restent ouverts sept jours sur sept, de 10h à minuit. Mis à part la guérite pour l'emprunt des livres, les visiteurs ne seront soumis à aucun contrôle particulier et pourront circuler librement de la bibliothèque de

prêt à la bibliothèque patrimoniale québécoise.

Celle-ci sera un peu plus protégée. Ses précieux documents, qui réuniront les collections actuellement à la bibliothèque Saint-Sulpice et d'autres venant de la salle Gagnon de la Bibliothèque centrale, ne seront pas toujours à portée de main des visiteurs, mais accessibles sur demande. Quelque 33 000 d'entre eux peuvent déjà être consultés en ligne. Une bibliothèque virtuelle appelée à s'enrichir puisqu'on prévoit de numériser 100 000 pages par an, mais jamais au point de céder le pas tout à fait au grain du papier et au bon vieux feuilletage d'un livre...

Qui aspire à la connaissance et au plaisir de la lecture aura, chose certaine, de vrais livres à se mettre sous la dent dans cette bibliothèque. Car les 33 000 mètres carrés de superficie qu'occupe la

BNQ (par comparaison, la bibliothèque Saint-Sulpice s'étend sur 2000 mètres carrés) compteront deux bibliothèques en une, abritant quelque quatre millions de documents, dont près d'un million de livres. Ceux-ci viendront en bonne partie de la Bibliothèque centrale de Montréal et de nouvelles acquisitions.

« C'est un édifice qui n'a pas de mur avant ou arrière », note aussi, avec amusement, Jean Roy, directeur de la planification et de la gestion du projet de construction. Chaque façade aura son accès, ouvert sur une œuvre d'art. Au nord (rue

Ontario), l'entrée sera bordée par les œuvres paysagères de Roger Gaudreau; au sud (angle de Maison-Neuve et Berr), c'est une sculpture de Jean-Pierre Morin, une arborescence d'aluminium de 50 pieds, qui plantera ses racines dans une cour surbaissée; à l'ouest (rue Savoie), au bout de la promenade des bouquinistes, un vitrail de Dominique Blain ornera l'entrée donnant sur la place Emile-Borduas; l'entrée est (Berr) sera la seule orpheline d'œuvre d'art, mais une installation lumineuse de Louise Viger accueillera les visiteurs empruntant l'accès au niveau du métro.

Outre le café-bistro, le rez-de-chaussée disposera d'un centre de conférence pouvant accueillir 350 personnes et d'une salle des journaux, périodiques et revues. Dans l'ensemble, la BNQ offrira 3500 places de consultation assises et 80 postes multimédias. Le sous-sol sera occupé par une vaste médiathèque pour les jeunes ainsi que par une salle d'exposition permanente. « L'exposition d'ouverture, qu'on soigne beaucoup, sera une forme d'histoire de la lecture publique », annonce Mme Bissonnette. Ce sera de nature historique et artistique puisque Michel-Marc Bouchard signera la scénographie. »

Reconstituer le réseau

La BNQ saura-t-elle panser les plaies d'un réseau de bibliothèques publiques exsangue, à la traîne par rapport aux autres provinces, à cause d'un sous-financement et d'une nonchalance notoires depuis plusieurs années? Malgré les légères améliorations connues avec la politique de la lecture, le Québec se situe toujours au huitième rang (sur les dix provinces) pour le nombre de prêts faits dans les bibliothèques (un des indicateurs de performance les plus reconnus) et arrive avant-dernier en



Lise Bissonnette, présidente-directrice générale de la BNQ

ce qui a trait au nombre de livres par habitant.

« On a un des plus faibles réseaux au pays », reconnaît Mme Bissonnette, qui entend donner comme mission à la BNQ, outre la conservation et la diffusion du patrimoine documentaire québécois, la valorisation de la lecture et la démocratisation du savoir, le rétablissement du réseau de bibliothèques publiques.

La directrice ne prétend toutefois pas faire de la BNQ le réseau des réseaux. « C'est le contraire de Toronto où 90 bibliothèques sont sous le chapeau d'une seule entité. On veut plutôt reconstituer la mise en réseau de façon volontaire », explique-t-elle. Si la Grande Bibliothèque alimentera les bibliothèques de quartier, ces dernières demeurent sous l'autorité des arrondissements.

Quoi qu'il en soit, il est clair que la vision de Mme Bissonnette dépasse largement les limites physiques de la BNQ, qu'elle veut porter d'un idéal qui se mesure difficilement à l'aune des deniers publics dépensés. « C'est plus qu'une bibliothèque, c'est l'institution culturelle du temps présent, nouveau lieu de rencontre et d'échange qui devient aussi un centre intellectuel », lance-t-elle. Il y a eu les théâtres et les musées, maintenant ce sont les bibliothèques. Elle cite l'exemple de la bibliothèque de Vancouver, qui avait prévu 5000 entrées par jour et qui en accueille finalement 7000.

Plusieurs projets de grandes bibliothèques ont aussi vu le jour ailleurs dans le monde, dans la dernière décennie, telles la Bibliothèque nationale de France, la British Library, la Hong Kong Central Library. Des projets qui ont presque tous coûté plus cher que la Bibliothèque nationale du Québec, dont la facture s'élève à 176 millions de dollars (soit 97 millions pour la construction et les équipements de

VOIR PAGE F 2 : BIBLIOTHÈQUE



LIVRES

ÉCHOS

Agapes et textes littéraires

(Le Devoir) — Après le bar des sciences, voici le bar littéraire. Organisé par le consulat général de France, en collaboration avec le magazine *Le Libraire* et *Le Devoir*, voici qu'une toute nouvelle formule prendra son envol mardi, au Barouf, alliant agréablement agapes et textes littéraires. Le thème choisi pour cette première rencontre sera «Écrire dans un monde globalitaire». Animé par Marie-Andrée Lamontagne, le débat réunira quatre plumes d'ici et de l'Hexagone: France-Isabelle Langlois de la revue *Alternatives*, Jocelyn Coulon du Centre Pearson pour le maintien de la paix et auteur de *L'Agression: les États-Unis, l'Irak et le monde*, Jacques B. Gélinas, auteur de *La Globalisation du monde* et Prix Goncourt 2001, et Jean-Christophe Rufin, auteur de *Globalia*. Rendez-vous mardi, 30 mars, de 17h30 à 19h30, au Barouf, 4171, rue Saint-Denis.

Alain Robbe-Grillet rejoint l'Académie française

(AP) — Le romancier Alain Robbe-Grillet, figure du Nouveau Roman, a été élu jeudi à l'Académie française, au fauteuil de Maurice Rheims. L'auteur des *Gommes* a été élu au deuxième tour de scrutin avec 19 voix contre huit à Paule Constant et six à François Sureau. Trente-cinq académiciens sur 36 votaient. La réception d'Alain Robbe-Grillet sous la coupole devrait avoir lieu début 2005. Né le 18 août 1922 à Brest, Alain Robbe-Grillet a travaillé en tant qu'ingénieur agronome au Maroc, en Guinée française, en Martinique et en Guadeloupe, avant d'écrire son premier roman, *Les Gommes*, en 1953. Conseiller littéraire aux Éditions de Minuit pendant trente ans (1955-1985), il publie en 1963 le manifeste *Pour un nouveau roman*, qui théorise les expérimentations menées dès les années 50 par Nathalie Sarraute, Michel Butor, lui-même et d'autres. Ce mouvement remet en question le récit linéaire traditionnel. Alain Robbe-Grillet est l'auteur des romans *Le Voyeur* (prix des critiques 1955), *La Jalousie* (1957), *Dans le labyrinthe* (1959), *Topologie d'une cité fantôme* (1976), *Un récidive* (1978), *Djinn* (1981), *Angélique ou l'enchantement* (1988), *La Reprise* (2001). Il a également signé le scénario de *L'Année dernière à Marienbad* d'Alain Resnais (1961) et réalisé plusieurs films, dont *L'Immortelle* (1963), *Trans-Europ-Express* (1967), *Glissements progressifs du plaisir* (1974), *La Belle Captive* (1983) et *Un bruit qui rend fou* (1995).



Vue de l'intérieur en construction de la Bibliothèque nationale.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

BIBLIOTHÈQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

base, 44 millions en système informatique, en acquisitions et en traitement documentaire, auxquels se sont récemment ajoutés 35 millions pour l'achat de la collection de la Bibliothèque centrale de Montréal, imposé en quelque sorte par le gouvernement dans le contexte des problèmes financiers de la métropole.

Chose certaine, à la différence d'une coquille vide comme la nouvelle bibliothèque

d'Alexandrie, d'un éléphant blanc comme la Bibliothèque François-Mitterrand ou d'un désastre financier comme la nouvelle bibliothèque de San Francisco, la BNQ suscite déjà l'enthousiasme et attirera les lecteurs en grand nombre et en tout genre. On envisage tout à fait que l'institution devienne le porte-étendard de la culture québécoise, tel que le souhaite sa présidente-directrice générale. Elle contribuera aussi sans conteste et durablement à revitaliser le Quartier latin au cœur duquel elle est implantée.

ESSAI LITTÉRAIRE

Miron, moi et je Sept ans après la disparition du poète, Jean Royer pose en témoin capital

CHRISTIAN DESMEULES

Un jour, à Paris, Miron, à qui on demandait pour la énième fois une réponse simple à une question compliquée, répond: «Je ne suis pas nationaliste. J'ai été dans trente-deux pays et j'ai vu des hommes normaux. Je suis un "normaliste"!». Mot d'enfant ou mot de poète?

Jean Royer, qui a été journaliste et éditeur, sait reconnaître un mot de poète quand il en voit un. Aujourd'hui président de l'Académie des lettres du Québec — «l'académie des lettres mouillées» qui faisait sourire Jacques Ferron —, poète et écrivain, il pose en «témoin capital» dans un exercice d'admiration et de fraternité qu'il consacre à Gaston Miron: *Voyage en Mironie — Une vie littéraire avec Gaston Miron*.

Cette «vie littéraire» s'amorce en 1984 à l'occasion d'un voyage en France que Miron et Royer effectuent ensemble — on n'y trouve curieusement rien sur les circonstances de leur rencontre au milieu des années soixante. Conférences, visites aux libraires, aux amis que sont Alain Boquet, Claude Roy, Charles Juliet, Édouard Glissant ou Bernard Pivot, «apostrophé» un vendredi soir Chez Lipp. À Paris avec Gaston, «tout arrive»: rencontres fortuites, découvertes étonnantes, coups de foudre, éclats de rire, provocations. Royer connaît parfaitement le privilège qui a été le sien: à chaque moment il y avait le poème entrevu, le poème «en marche», le poème à faire ou à refaire.

Véritable ambassadeur de la culture québécoise, Gaston Miron connaissait pratiquement «tout le monde» au pays et en Europe. Tournees de conférences en Scandinavie, en Espagne, en Italie, défense et illustration du «son québécois» en France, tout ça durant de nombreuses années avec la passion et l'humilité du commis-voyageur. Toujours prêt à monter au front pour la diffusion de la littérature québécoise, à convaincre, à séduire, à rassembler. Trop souvent au détriment de son propre travail de poète. «J'aurai mis des mois, écrit Jean Royer, à le persuader qu'un carnet lui serait plus utile que les napperons de papier de restaurant.»

En France comme à Montréal, Miron avait besoin d'un public. Il en avait un très attentif en la personne de Jean Royer, toujours aux premières loges de l'enseignement du «Socrate québécois» dont la discipline, écrit-il, était «l'oreille»

de l'autre». Comptes rendus minutieux de certaines conférences données par Miron (parfois enregistrées par Jean Royer), consignation tatillonne de conversations privées, bons mots du poète — à propos du cancer qui le rongea: «Ce sont des aigreurs post-référendaires» —, duplicata de lettres que lui a adressées Miron, chronologie de la réédition houleuse de *L'Homme rapaillé* en poche, rien n'échappe à Jean Royer dans ce *Voyage en Mironie*.

Une précision qui n'empêche toutefois pas l'auteur de s'accommoder de quelques accroc à la vérité dans la chronologie qui clôt l'ouvrage. Ainsi, au 14 décembre 1996: «Mort de Gaston Miron. Avec l'accord de la famille, je demande au Premier ministre du Québec, M. Lucien Bouchard, et obtiens, avec le soutien des milieux culturels et politiques, des funérailles d'État pour le poète Gaston Miron.» Le cercle restreint des témoins de l'époque s'entend sur une chose: Royer n'a rien à voir là-dedans. Un détail, dirons-nous, mais un détail qui compte dans l'avalanche d'exhaustivité maniaque de ces carnets de «Mironie». Et qui suffira peut-être à certains lecteurs pour souffler une ombre légèrement apocryphe sur le reste des carnets. De la même manière, à propos de ce «Je quitte la direction de l'Hexagone...» du mois d'août 1998. Mais quelle différence, au fond, entre quitter et être quitté? Jean Royer ne s'embarrasse pas de ces distinctions. C'est lui qui tient la plume, et c'est la part de mystère qu'il s'autorise.

Mais cela ne saurait suffire à nous faire boudier le plaisir rare de voir revivre Gaston Miron sous nos yeux dans ces pages où Royer pose en compagnie de cet «homme répandu comme une légende» (Brault). Qu'il soit normal ou «normaliste», c'est tout le mérite de Royer de nous offrir un portrait mélangé de l'homme privé et du poète public. «Je n'ai pas demandé à être autre chose qu'un homme», déclarait Miron. Mais tout un homme, pourrait-on dire sur les pas de Sartre, «fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui.»

VOYAGE EN MIRONIE
UNE VIE LITTÉRAIRE
AVEC GASTON MIRON
Jean Royer
Éditions Fides
Montréal, 2004, 228 pages

Salon du livre de l'Outaouais

La plume à l'honneur

LE DEVOIR

Les amateurs de la littérature, retardataires et mordus confondus, ont rendez-vous au Salon du livre de l'Outaouais, un incontournable qui bat son plein depuis mercredi, au Palais des congrès de Gatineau, dont les festivités se poursuivront jusqu'à demain soir. L'occasion est d'autant plus belle de faire un saut dans la région que le Salon fête cette année ses 25 ans, un anniversaire placé notamment sous le signe de la bande dessinée.

Fort d'un quart de siècle de tradition littéraire, le Salon du livre de l'Outaouais a également concocté une programmation spéciale

basée sur une tradition orale ancestrale, le conte: coquin pour les grands, avec le programme «Contes et porto», et magique pour les petits, avec l'espace «Contes et réglisse». Cette année, c'est le dramaturge, poète, conteur, romancier et scénariste Jean Marc Dalpé qui assure la présidence de l'événement, lui qui occupe une place privilégiée dans la vie culturelle de l'Outaouais. L'auteur du *Chien* propose d'ailleurs aujourd'hui un atelier sur la création, de la plume à l'écran, avec Joël Champetier, Sylvie Desrosiers et Allan Tremblay, un atelier qui sera animé par Benoît Dutrizac. Pour information: www.slo.qc.ca.

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Elaboré par Michelle Corbeil et Stéphane Lépine

Le Studio littéraire

un espace pour les mots
Le mercredi 7 avril à 19h30
Les Quêteurs d'autrefois à nos jours

Une soirée de contes en compagnie de Nadine Walsh, Claudette L'Heureux, Frank Sylvestre, François Lavallée et Danielle Brabant. Présenté en collaboration avec «les Productions si on rêvait encore» dans le cadre du Festival de conte de bouche à oreille.



Jean Dalmain
Lou Babin
Stanley Pean
Françoise Faucher
Marcel Pomerleau
Robert Lalonde
Geneviève Letarte

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$

Librairie Renaud-Bray
VOX POPULI, VOX DEI
Palmarès des ventes
17 au 23 mars 2004

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	Lattès	1
2	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LÉVY	Robert Laffont	3
3	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	49
4	Cuisine	BON POIDS, BON CŒUR AU QUOTIDIEN	CLOUTIER / DUMESNIL	Flammarion	3
5	Roman	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	32
6	Psycho.	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	72
7	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT	A. MAKINE	Seuil	8
8	Polar	BÂTON ROUGE	P. CORNWELL	Calmann-Lévy	2
9	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	172
10	Roman	IOTÉKHA	R. LALONDE	Boréal	3
11	Fantastique	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 4 - La princesse rebelle	A. ROBILLARD	de Mortagne	5
12	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix (3 ^e)	J. K. ROWLING	Gallimard	17
13	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	180
14	Roman	SORCHA DE MALLAIG	D. LACOMBE	vib éditeur	4
15	Essai	TOUS AUX ABRIS !	M. MOORE	Boréal	4
16	Biographie	LA VRAIE HISTOIRE D'ÉMILIE BORDELEAU	N. JEAN	de Mortagne	7
17	Psychologie	QUESTIONS DE PARENTS RESPONSABLES	F. DUMESNIL	L'Homme	6
18	Roman	DES ÉTOILES JUMELLES	M. GAGNON	vib éditeur	2
19	Biographie	UN AUTOMNE AU LOFT	J. LEMAY	les Intouchables	3
20	Actualité	L'AGRESSION	J. COULON	Athens	3
21	Fantastique	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1 - Le feu dans le ciel	A. ROBILLARD	de Mortagne	75
22	Biographie	MÉMOIRES	F. PAHLAVI	XO éd.	6
23	Biographie	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression	22

Les soldes d'éditeurs
des livres magnifiques
à prix incroyables

50%
de rabais et plus.

STOP PRIX CHOC
Renaud-Bray

24	Biographie	ET QUE ÇA SAUTE !	M. TALON	Stanké	4
25	Roman	LE MILLIONNAIRE, t. 2	M. FISHER	Québec Amérique	2
26	Essai	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	8
27	Roman	LE SECRET DES ABEILLES	S. M. KIDD	Lattès	2
28	Psychologie	VIVRE	M. CSIKSZENTMIHALYI	Robert Laffont	6
29	Roman	LORD JOHN, UNE AFFAIRE PRIVÉE	D. GABALDON	Libre Expression	9
30	Roman	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	7
31	B.D.	CALVIN ET HOBBS, t. 23 - Y a des jours comme ça !	B. WATTERSON	Hors Collection	8
32	Loisirs	LES MORDUS, n° 6	M. HANNEQUART	Rudel Médias	2
33	Polar	LE VENGEUR	F. FORSYTH	Albin Michel	3
34	Dictionnaire	DICCTIONNAIRE QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ	MELANÇON / POPOVIC	Fides	8
35	Roman	IMPÉRATRICE	S. SHAN	Albin Michel	26
36	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	104
37	Fantastique	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 3 - Piège au Royaume des Ombres	A. ROBILLARD	de Mortagne	25
38	Roman	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	20
39	Psychologie	LE MURMURE DES FANTÔMES	B. C'YRULNIK	Odile Jacob	58
40	Polar	THE DA VINCI CODE	D. BROWN	Doubleday	51
41	Dictionnaire	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS	C. CHOUINARD	La Presse	11
42	Psychologie	LES MASQUES TOMBENT	P. MORENCY	Transcontinental	18
43	Jeunesse	LES EXPÉRIENCES DES DÉBROUILLARDS	COLLECTIF	Bayard	22
44	Roman	VEUX SECRETS	D. STEEL	Presses de la Cité	8
45	Psychologie	ET MOI ALORS ?	P. MCGRAW	Marabout	2

♥ Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

APOLITIQUES, LES JEUNES FEMMES ?
ANNE QUÉNIART ET JULIE JACQUES

156 p. • Illustré • 19,95\$

Au terme d'une enquête menée auprès de militantes âgées entre 18 et 30 ans, les auteures tracent un portrait des pratiques d'engagement de ces jeunes femmes au sein de partis politiques, d'un regroupement féministe et de groupes communautaires.

Une jeunesse qui a envie de s'impliquer, et à qui il faut faire une place...

En vente chez votre libraire
les éditions du remue-ménage

ecosociété FICTION

GEORGES ANGLADE
Et si Haïti déclarait la guerre aux USA ?

«Et si Haïti déclarait la guerre aux USA? La question a jailli au dixième jour de la guerre d'Irak. Le 29 mars 2003. Comme sortie sous pression des entrailles d'un puits de pétrole en un haut jet de sperme noir. À Port-au-Prince, c'était la question de la dernière chance.»

Haïti écrasée pourrait enfin se faire reconstruire à grands frais, mais avec la déveine qu'on lui connaît, il serait bien capable de gagner rien que pour continuer à croupir! Pendant douze heures intensives de branle-bas de combat, Américains, Français et Canadiens vont marcher à fond dans cette chance inespérée de trouver enfin la sortie de crise à trois siècles d'adversité.

Le Rire haïtien dans tous ses éclats! Un roman criant d'actualité et d'humour engagé, à découvrir absolument.

96 pages • 14 \$ • ISBN 2-923165-02-0

SURVEILLEZ NOTRE NOUVELLE COLLECTION D'OUVRAGES DE POLITIQUE-FICTION

LES ÉDITIONS **ecosociété**
www.ecosociete.org

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Elaboré par Michelle Corbeil et Stéphane Lépine

un espace pour les mots
Le Studio littéraire

Le mercredi 7 avril à 19h30
Les Quêteurs d'autrefois à nos jours

Une soirée de contes en compagnie de Nadine Walsh, Claudette L'Heureux, Frank Sylvestre, François Lavallée et Danielle Brabant. Présenté en collaboration avec «les Productions si on rêvait encore» dans le cadre du Festival de conte de bouche à oreille.

Jean Dalmain
Lou Babin
Stanley Pean
Françoise Faucher
Marcel Pomerleau
Robert Lalonde
Geneviève Letarte

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$

40 ans Place des Arts Québec CIBL

LITTÉRATURE

Entretien avec Hubert Mingarelli

Écrire parce que les mots manquent

« J'essaye tout le temps de sauver mes personnages. Mais parfois, il arrive qu'on ne peut pas être sauvé. »

JOHANNE JARRY

Nous avons rendez-vous dans un café, face au parc Lafontaine. Je l'imaginai, fixant le carré d'arbres en attendant les questions. J'imaginai Hubert Mingarelli comme quelqu'un qu'on a temporairement déraciné et non comme un invité d'honneur au Salon du livre de l'Outaouais pour son roman *Quatre soldats*, prix Médicis cette année. Mais le monde et ses dérèglements ont contrecarré le plan. Avion retardé, rendez-vous annulé. Heureusement, deux semaines plus tôt, nous échangeons questions et réponses pour que coïncident sans démenche sa présence et la publication de cette entrevue. Rencontre avec un homme qui pèse ses mots dans le cyberspace.

Dans plusieurs articles consacrés à son dernier roman, on retrouve ce constat: il ne se passe pas grand-chose dans *Quatre soldats*. Que pense l'écrivain de ce commentaire? « Chacun est libre de penser ce qu'il veut d'un roman. D'en attendre ce qu'il veut. Sauf que ce n'est pas ce que je pense. Pour *Quatre soldats*, j'ai choisi de parler d'un moment de trêve. D'un moment entre une action passée et une autre qui va reprendre. C'est ce qui m'intéresse. Parler de ces moments de paix et de répit, où chacun a le temps de parler, ou de ne rien dire. De se rassurer ou pas, d'espérer ou pas. Où chacun a le temps de dire qui il est et d'écouter les autres. Et là, mais ce n'est que mon point de vue, il se passe des choses importantes. Ce n'est pas important de se rendre compte qu'on n'est pas seul? Qu'on a survécu à un hiver terrible? De tenter de faire comprendre aux autres qu'on les aime? Pour moi, la littérature doit nous toucher au ventre et nous émouvoir. Avec de

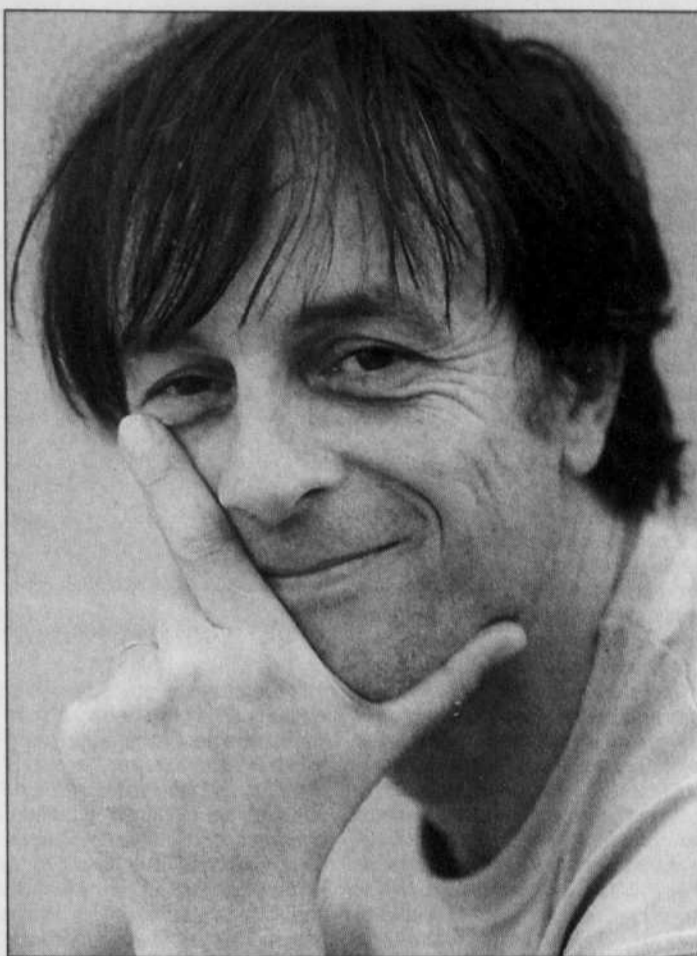
l'action ou pas, peu importe, pourvu que l'auteur soit juste et sincère. Toutes les formes sont bonnes, tant qu'elles ne mentent pas. »

L'œuvre d'Hubert Mingarelli sollicite les sens. Lire *Une rivière verte et silencieuse*, *La Dernière Neige* ou *La Beauté des loutres*, c'est entendre, sentir, bouger et regarder. Tout vivre intensément. L'urgence d'être présent au monde, on la ressent de façon aiguë chez les jeunes hommes analphabètes de *Quatre soldats*, unis au seuil d'un combat qui risque, ils le savent, de les priver des paysages, de l'amitié et de l'amour. Pourtant, ce n'est pas la perspective de la mort qui domine leur récit, mais plutôt la chaleur du soleil printanier, un étang caché et le goût du thé partagé. Et lorsque Edvokim se joint à leur groupe avec son carnet, ils découvrent que tout ce qui compte pour eux survivra grâce à l'écriture du petit.

Comment l'espace de cette guerre menée par les soldats de l'Armée rouge (1919-1920) s'est-il imposé à son écriture? « J'avais "besoin" d'un contexte de guerre civile. Elle est la métaphore de la volonté des hommes de sortir de leur condition. Comme le gosse Edvokim qui cherche à sortir de la sienne en voulant apprendre à écrire. Et puis, j'ai toujours du mal à situer mes histoires en France. J'aimerais être un écrivain qui ne parle ni d'une région, ni d'un pays, mais simplement des hommes, d'où qu'ils soient. »

Des hommes sans femme

L'univers romanesque de l'écrivain éclaire un monde masculin qui n'est pas celui des vainqueurs. Ces hommes qui se comprennent souvent sans parler, est-ce qu'ils sont seuls parce que les femmes n'ont pas su voir comment ils vivent et expriment leur sensibilité?



U. ANDERSEN

« Quand on écrit un livre, on n'est pas détenteur de la vérité du livre. Il y a tellement de choses inconscientes dans ce qu'on écrit », fait remarquer Hubert Mingarelli.

« Mes personnages masculins sont seuls, peut-être parce que abandonnés, ou par manque de chance, ou parce que c'est la vie. Il y a tellement de raisons d'être seul. Je crois, avec le recul, que je tente de parler de la vie des hommes sans les femmes. »

Comment vit-on sans elles? Comment le supporte-t-on? Comment comblons-nous ce vide? Presque tout le temps, ce que font mes personnages est déterminé par cette absence, par ce manque. Alors parfois on me reproche d'être misogyne. Sauf

que c'est tout le contraire. Les femmes, par leur absence, sont les premiers personnages de mes livres. »

On a l'impression qu'une blessure muette lie les hommes de ses livres aux femmes. « Il peut arriver qu'on soit toute sa vie inconsolable, et chercher toute sa vie les mots pour le dire et pour tenter malgré tout de se consoler, et pleurer de désespoir parce qu'il n'y a pas les mots. Mon métier est d'écrire, et je pense qu'il n'y a pas les mots. C'est drôle, non? »

Dans *Quatre soldats*, les jeunes hommes vivent l'espoir du retour pour connaître l'amour. Ils dorment avec une montre (le temps va leur manquer, oui) et des mains de femmes sculptées qui s'abiment dans leur sommeil. Peut-on imaginer que ceux qui ne reviendront pas échapperont à une souffrance amoureuse tout aussi capable de les tuer? « Quand on écrit un livre, on n'est pas détenteur de la vérité du livre. Il y a tellement de choses inconscientes dans ce qu'on écrit. Alors, si le lecteur a posé le doigt sur une de ces choses inconscientes, s'il l'a "déchiffré", cette chose est à lui, elle lui appartient et il a raison. »

Père et fils

Dans les romans d'Hubert Mingarelli, les garçons inventent des histoires pour leur père, qui le font aussi pour leur fils. Ensemble, ils regardent pousser des rosiers qui ne sont pas des rosiers. Ils admirent un oiseau de proie dévorer la viande déposée au fond de sa cage. Ce qu'ils fixent si intensément symbolise leur vulnérabilité et leur chance, aussi. Ils sont unis par ce qu'ils partagent. Ces garçons admirent et protègent de l'humiliation des hommes qui n'ont rien d'héroïque mais qui existent avec eux d'une façon incomparable, en témoigne le petit de *La Dernière Neige*, pensant à

son père mourant: « Il y avait également des soirs comme ce soir où je me demandais qui d'autre que lui saurait jamais qui j'étais. »

Toujours, on ressent la très grande force du désir qui anime les enfants. Celui-là convoite le milan, l'autre, une rivière. Désirer maintient vivant. Est-ce que les hommes de ses livres ont perdu cette capacité? « Je fais souvent parler les enfants de leurs désirs fous qui aident à vivre. Mais je ne pense pas que ces rêves aient quitté les hommes de mes livres. Ils les ont toujours en eux. Encore en attente, ou alors irréalisables. Mes personnages ne cessent jamais de grandir et n'ont jamais oublié leur enfance, comme chacun de nous. »

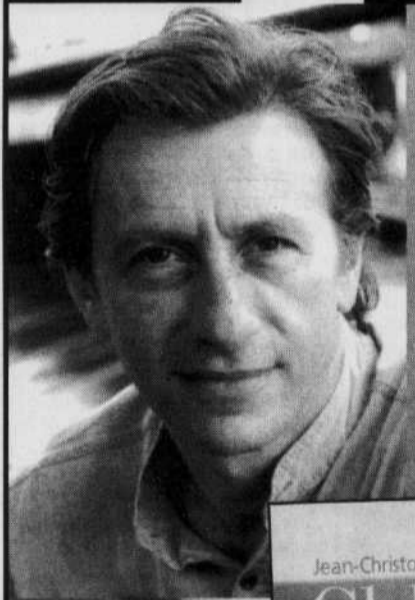
« Et tâche de ne rien oublier », dit Bénia au jeune Edvokim, lui que tous imaginent en train d'écrire ce qu'ils vivent ensemble pour la dernière fois avant de gagner le front. Est-ce à cette tâche que se livre l'écrivain? « Je ne pense pas écrire afin de ne pas oublier. Il n'y a guère de choses que l'on oublie. J'écris plutôt pour essayer de comprendre. Pour créer des mondes que je maîtrise et donc que j'arrive un peu à comprendre. J'écris pour revivre mieux certains moments. J'écris pour un tas de raisons. Mais le plus souvent je me demande pourquoi j'écris. Et je crois qu'il ne faut pas trop se poser la question. Et sûrement ne jamais trouver la réponse définitive. »

Hubert Mingarelli sera à la librairie L'Écume des jours (à Montréal), dimanche, de 13h à 14h30.

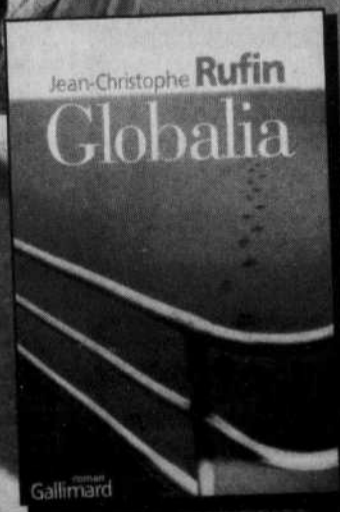
QUATRE SOLDATS

Hubert Mingarelli
Éditions du Seuil
Paris, 2003, 202 pages

Jean-Christophe Rufin



Jean-Christophe Rufin sera au Québec du 30 mars au 4 avril où il participera au Festival Metropolis bleu



> Globalia :
Un grand roman d'aventures et d'amour mais aussi une fable visionnaire sur la mondialisation.
Gallimard

> Découvrez Jean-Christophe RUFIN en

folio



FESTIVAL DE TROIS

Au cœur des mots



Alice Ronfard

AVIS DE NOMINATION

Madame Anne-Marie Alonzo, présidente et directrice générale, est heureuse d'annoncer la nomination de madame **Alice Ronfard** au poste de directrice artistique du Festival de TROIS.

Argument

Politique, société et histoire

Dans ce numéro sous la direction de Daniel Jacques

« La vérité sur bon nombre de nos étudiants est qu'ils usurpent le titre qu'ils portent. Ils sont de moins en moins des étudiants et de plus en plus des consommateurs-producteurs en formation. »

Gérald Allard

« Une fatalité m'est arrivée en pleine gueule : l'identité X s'étant construite sur l'opposition à la génération lyrique, elle se dissout à mesure que les disparités s'amenuisent. Si ma génération ne peut plus dire qu'elle est déshéritée, qu'en restera-t-il ? (...) Au bout du compte, aurons-nous contribué à l'histoire ? Que retiendra-t-on de notre passage dans trois ou quatre décennies ? (...) que gardera-t-on des années 1980 à 2010 ? Rien. Peut-être moins que rien... »

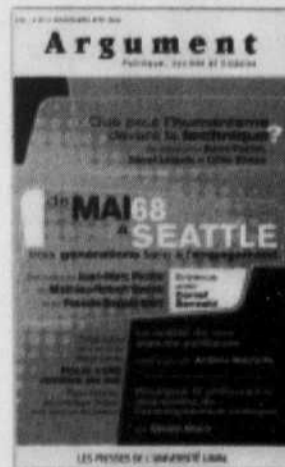
Mathieu-Robert Sauvé

« Sur les traces de Beauvoir et de Miron, d'Hannah Arendt et de Fernand Dumont, le livre de Serge Cantin donne à sentir une admirable quête de vérité, et il se peut que cette quête doive se faire un peu aux dépens de la littérature. Au bout du compte, nous ne sommes certes pas empayés, mais nous sentons mieux les données incontournables de notre exil. »

Pierre Nepveu

« Peut-on espérer qu'un "athéisme purificateur" nous amène un jour à redécouvrir notre passé "une fraîcheur inattendue", pour emprunter la formule de Hannah Arendt ? Mais l'athéisme que j'observe autour de moi, cette "incroyance de suffisance" dont s'enorgueillissent tant de mes savants collègues, m'incite plutôt à penser, hélas, que nous sommes tout simplement en train de perdre la mémoire ou (ce qui revenait au même pour Arendt) la profondeur de l'existence. »

Serge Cantin



Volume 6, numéro 2
ISSN 1481-3971
168 pages - 12 \$

ARGUMENT...

« La densité d'une revue comme *Argument* est telle et l'aménagement du débat y est si intelligemment pluraliste que je m'en délecte. »

Laurent Laplante
Les libertés de la liberté, Québec, éditions Anne Sigier, p. 69

PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 - Telex. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pu.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISEL'aujourd'hui
du flâneur

CATHERINE MORENCY

Dans le sillage d'éditeurs émergents tels Le Marchand de feuilles et L'Effet Pourpre, Joey Cornu éditeur se présente comme une couveuse pour de jeunes auteurs en éclosion. Pari intéressant que celui pris par cette nouvelle maison sise à Rosemère, qui a décidé de miser sur les plumes tout juste tombées du nid.

L'un d'entre eux, Antoine Joie, vient d'enjamber le cap de la vingtaine. Comme des milliers de jeunes hommes de son âge, il a préféré suivre l'appel de l'Ouest plutôt que de consacrer son été à assembler des bouillons dans une manufacture de Montréal. Mais contrairement à la plupart des exilés estivaux, Joie ne se contentera pas de vagabonder de villes en villages: il consignera dans un journal la part fertile de son expérience, soit les réflexions et les questionnements tenaces qui pistent le voyageur en quête de sens et de dépaysement. «*Seul au creux de mes univers, je réalisai que je cherchais simplement un autre monde, une vie différente. Peut-être un univers parallèle, où la morne réalité serait déchirée, écorchée, remodelée par les caprices d'un fantastique débridé. Peut-être une planète éloignée, où proliférerait une race libertine et dénuée d'égoïsme, une race moulée dans un autre matériau que le mensonge. Ou peut-être, espoir naissant, une vie de vagabond, l'étrange sans fin jusqu'aux confins du monde, jusqu'au dernier souffle rendu dans la poussière d'une route perdue entre Beyrouth et Chli-fu, au cœur de désolations magnifiques et immenses.*»

Parcours initiatique marqué par une résistance volontaire au désenchantement chronique qui assaille ses contemporains, cette pérégrination devient donc, pour le néophyte, prétexte à l'écriture, le journal aménageant, à même les ressources du récit et du poétique, un accès à l'immensité du territoire littéraire. «*Le Canada, c'est long. Même en partant de la Saskatchewan, on resta assis une cinquantaine d'heures à regarder défiler le paysage, qui fut plaines, puis qui, lentement, s'élança verticalement, collines et forêts, grande Ontario laide et belle.*» Voguant entre les considérations matérielles et spirituelles qui meublent le voyage, Antoine Joie diffuse avec parcimonie l'anecdote et le philosophique, méticuleux mélange duquel émerge, par moments, un bel équilibre où s'articulent les dimensions organique et métaphysique de la dérouté.

D'aventure, le flâneur élaborera un canevas aussi improvisé que le parcours qui le mène aux confins d'un pays dont les aspérités nous sont révélées sous la forme de l'autoportrait. Miroir dévoilant une personnalité en mutation en même temps qu'une géographie variable, le journal se construit autour des pôles du fantasme et de l'analyse, donnant prématurément à entendre une voix encore maladroite mais pourtant capable d'une auto-réflexivité prometteuse.

LE 28ESQUE VOYAGE

JOURNAL D'UN JOYEUX ANARCHISTE

Antoine Joie
Joey Cornu éditeur
Rosemère, 2004, 168 pages

Louis Hamelin

Regina et Westmount. L'auteur montréalais T. F. Rigelhof est né dans le premier de ces deux pôles exotiques d'un certain folklore associé à l'autre solitude, et il vit aujourd'hui dans le second. Son imagination oscillerait plutôt, elle, entre William Burroughs et Barry Lopez, l'écrivain et naturaliste natif du Nord-Ouest. Le cauchemar américain et le rêve arctique, vus comme repères mythiques d'une culture canadienne dont le Québec ne serait pas forcément exclu. «*Nous devenons les vêtements que nous portons*, dit un des personnages de son recueil de nouvelles récemment traduit en français à la Pleine Lune. *Nous ne possédons pas nos maisons, nos maisons nous possèdent. Nous ne disons pas ce que nous avons dans la tête, ce sont nos paroles qui deviennent nos pensées.*»

Il ne faut donc pas s'étonner si la plupart des «cow-boys» qui traversent ce livre ne le sont apparemment que par la vertu des chaussures qu'ils portent, l'appropriation du mythe et la création d'une identité culturelle se réduisant désormais à un acte de consommation. Le «cow-boy global» travaille aujourd'hui comme évaluateur de risques pour une compagnie d'assurances et il porte des Tony Lama à 500 \$ fabriquées à la main par des ouvriers mexicains non syndiqués. «*Le premier mari de Gillian mettait aussi des bottes de cow-boy avec ses tenues de soirée*, dit une femme dans une autre nouvelle. *C'est la seule chose que j'aimais chez lui.*» Puis elle regarde les pieds de l'homme à qui elle s'adresse. On est au Ritz et les Tony Lama à 500 \$ servent à rehausser un costume Lanvin gris foncé. «*Vous êtes originaire de l'Ouest, où les cow-boys sont de vrais cow-boys et où les Indiens ont tous été exterminés? demandet-elle. — Je les porte à cause de mon dos*», lui répond patiemment le type aux Tony Lama.

Cow-boy par accident, ou parce qu'on conduit une «*sensationnelle camionnette noire*» avec vitres teintées, chromes ajoutés et pneus surdimensionnés, qu'on écoute du Steve Earle à fond la caisse en chevauchant les nids-de-poule des rues d'Edmunston. Qu'ils soient gourou d'une secte établie dans les parages de l'université Concordia (*Maître Bo-Lou se repose*), peintre hyperréaliste bisexuel en train de mourir du sida près de ses quatre paires de bottes bien alignées devant le miroir de sa chambre (*Un trou avec une tête dedans*), agent immobilier spécialisé dans la vente d'édifices commerciaux à des investisseurs européens — les siennes sont en peau de lézard brun foncé à motifs naturels et valent une petite fortune (*William Burroughs à Westmount*) ou concepteur de systèmes informatiques pour les compagnies pétrolières du Grand Nord (*Manon, le bœuf musqué, le narval, la chouette, l'ours polaire et Dylan*), les «cow-boys» que rassemble l'étrange fétichisme de l'auteur appartiennent à un monde où le mode de vie et le destin des

Ça me botte



Illustration de Will James pour Lone Cowboy, 1932.

SOURCE MUSÉE DE LA CIVILISATION

êtres sont déterminés davantage par le langage des choses et des objets que par celui des idées.

Ce n'est donc sans doute pas un hasard si deux des meilleures nouvelles du recueil font intervenir des armes et la fascination mêlée de familiarité qu'elles exercent sur les humains. Dans *Je t'aime, cow-boy*, un chauffeur de camion de Saint-Henri fait l'acquisition d'un superbe fusil de chasse qu'il n'aurait jamais pu se payer si une «Anglaise» de Westmount n'avait pas choisi de le brader pour se venger d'un mari infidèle. Le soir venu, au lit avec sa femme, il choisit le nom de leur futur fils en fonction des initiales gravées sur la crosse de l'arme. L'obsession des armes à feu, autre leitmotiv d'un certain «mythe de l'Ouest», traverse aussi la nouvelle intitulée *William Burroughs à Westmount*, où un agent immobilier en instance de divorce, devant se rendre au vernissage montréalais des «shotgun pictures» du pape *beat* en compagnie de sa maîtresse, tombe par hasard sur une exposition-vente d'armes à feu, où il se laisse tenter par un pistolet à air comprimé, puis glisse lentement dans l'univers paranoïaque de cet auteur qu'il n'a jamais lu. Trois lettres gravées sur une crosse infléchissent un avenir. L'achat d'un pistolet libère de sombres pulsions chez un amateur curieux. Les cow-boys de Rigelhof ne deviennent pas que les vêtements qu'ils portent, ils sont aussi les jouets de leurs joujoux.

Les neuf nouvelles que compte ce recueil ne sont pas toutes d'égale qualité.

Maître Bo-Lou se repose est un récit plutôt abscons et mal bâclé, dans lequel au moins un des personnages est abandonné sans aucune explication en

cours de route, sans compter qu'on n'arrive jamais à croire tout à fait à cette histoire de secte dont la réalité offre des exemples tellement plus amusants. Quant à *Un trou avec une tête dedans*, la longueur et la mièvrerie du texte ont d'abord eu raison de mon intérêt, avant de s'attaquer à ma simple bonne vieille volonté d'aller *all the way*.

Mais il y a, un peu partout dans ce livre, des clins d'œil, des situations et des personnages assez attachants pour nourrir un univers fort singulier. Les cow-boys sexuellement ambigus de Rigelhof ne craignent pas de s'aventurer en territoire francophone, ce qui nous change quelque peu des jardiniers, femmes de chambre et danseuses nues appelés chez Mordecai Richler à représenter l'ensemble de la faune franco-autochtone. T. F. Rigelhof a hélas été servi par une traduction des plus ordinaires. Peut-être que je manque de familiarité avec le milieu concerné, mais «*tu me fais mal au cul*», par exemple, semble une manière bien littérale de rendre le probable «*you're a pain in my ass*». Personnages et traducteur auraient pu s'inspirer sans honte de cette course polaire qui, apprend-on à la page 278, «*s'insère un bouchon anal de mousse avant de s'installer dans sa tanière*».

JE T'AIME, COW-BOY

T. F. Rigelhof

Traduit de l'anglais par Yvan Steenhout
Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2004, 288 pages

POÉSIE

Une antichambre
où le sacré demeure une variableTHIERRY
BISSONNETTE

Poète israélien, Israël Eliraz explore la notion de traduction en participant activement aux transpositions linguistiques de ses ouvrages. Pour son troisième recueil chez José Corti, *Comment entrer dans la chambre où l'on est depuis toujours*, l'auteur est allé jusqu'à traduire un de ses manuscrits inédits en compagnie de Bernard Noël, donnant ainsi préséance à la

version seconde sur la version première, transformant en quelque sorte le dérivé en original.

Empruntant son titre à une parole de Thérèse d'Avila, ce recueil d'Eliraz s'échafaude à travers une réflexion sur le lieu, l'avoir-lieu, voire le «dire-lieu». Entre des références à T. S. Eliott («*chez soi, c'est d'où l'on part*») et à Mallarmé («*le lieu, toujours, n'est que le lieu*»), l'espace apparaît ici — tout comme l'enchaînement en sera strophes — sous l'aspect d'une

pulsation. Ainsi, le lieu de retraite auquel on assimile la maison s'avère abriter une dynamique, une zone d'échanges: «*Dans la maison, des morceaux de maison, / fragments incontrôlables, / voix.*»

De même, la chambre devient un gisement insoupçonné d'inconnu. À l'instar de Pascal, Eliraz incite à s'y replier jusqu'à ce que la polarité du dedans et du dehors s'y manifeste, alors qu'éventuellement l'incertitude en sera propulsée au devant d'elle-même:

«*comment suis-je entré dans ce lieu / qui donne un dos à l'immatériel? / Comment dois-je esquisser l'homme / dans lequel je suis assis? / Il m'écoute.*»

Joignant l'abstrait et le concret, cette poésie emprunte une voie métaphysique en évitant la plupart des tics et des ronronnements qui, de nos jours, accompagnent souvent ce type d'écriture. Nous ne sommes pas dans une chambre sainte. Mais plutôt dans une antichambre où le sacré demeure une variable, car «*d'ici à ce qui tinte dans ma tête / il y a une telle distance / que ce tintement ne peut m'atteindre.*»

Suite en quatre temps, *Comment entrer dans la chambre où l'on est depuis toujours* est complétée par *La lumière est dans les choses*. Non sans intérêt, cette seconde partie souffre toutefois du contraste avec la précédente. On y retrouve une semblable succession de strophes brèves et syncopees, mais avec une nécessité intérieure un peu moindre. Il reste que la voix d'Eliraz impose toujours sa singularité, accompagnée de fort belle façon par les dessins de Rachel Ben-Sira.

COMMENT ENTRER DANS
LA CHAMBRE OÙ L'ON
EST DEPUIS TOUJOURSIsraël Eliraz
José Corti
Paris, 2003, 135 pages

SODEP

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT
DES PÉRIODIQUES
CULTURELS QUÉBÉCOISSEMAINE DES
REVUES29 MARS > 4 AVRIL
2004CONCOURS D'ÉCRITURE
DE LA SODEP

À DEUX DOIGTS D'ÊTRE PUBLIÉ!

Au vu du succès de son concours 2003, la SODEP relance son concours d'écriture, cette fois sur le thème du TOUCHER, inspiré par le slogan de cette année: «*La culture au bout des doigts*».

Toucher, être touché(e), tant physiquement qu'au niveau des sentiments. Le thème est à prendre littéralement (la main, les doigts, une caresse) aussi bien qu'au sens figuré (atteindre, rejoindre, émouvoir)...

Les concurrents doivent soumettre un texte dans l'une des deux catégories, CRÉATION (incluant la poésie) ou CRITIQUE (incluant l'essai). Dans ce dernier cas, le texte doit porter sur une manifestation culturelle récente (arts visuels, danse, littérature, théâtre), pertinente au thème du concours. Le gagnant dans chacune des catégories recevra 250 \$ et a de bonnes chances de voir son texte publié dans l'une des revues membres de la SODEP. À vos plumes!

La date butoir est le 15 juin 2004.

Les règlements complets du concours sont disponibles au bureau de la SODEP: 460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7
T > 514-397-8669 F > 514-397-6887 info@sodep.qc.ca www.sodep.qc.ca

Conseil des arts
et des lettres
QuébecCONSEIL DES ARTS
DU QUÉBECLe Conseil des arts
du Canada
The Canada Council
for the ArtsLES ÉDITIONS DU NOROÎT
AU FESTIVAL METROPOLIS BLEU

Lancement Printanier

Des livres de: G. Amyot, E. Turcotte, H. Dorion, M. Leclerc, J. Ouellet, L. Dupré, Y. Gosselin, J. Pont, R. Melançon, D. Solway ainsi que les auteurs des collectifs sur Saint-Denis Gameau et Hélène Dorion.

Samedi, le 3 avril, à 19 heures, à la librairie du festival (salle Jeanne Mance)

Hommage à Hélène Dorion

Avec la participation de: Paul Bélanger, Guy Cloutier, Denise Desautels, Louise Dupré, Pierre Filion, Marie-Andrée Lamontagne, Corinne Larochelle et Bertrand Laverdure.

Dimanche, le 4 avril, à 16 heures, à la librairie du festival (salle Jeanne Mance)

Présence de Jaume Pont (Catalogne)

Auteur de *Vol de cendres*, lira: Vendredi, le 2 avril, à 19h30
Samedi, le 3 avril, à 21h (salle Mont Royal)

Bienvenue à toutes et à tous: Hôtel Hyatt Regency, Montréal, 1255 rue Jeanne Mance (metro Place-des-Arts)

www.lenorait.com • www.blue-met-bleu.com



Salon du livre du Québec

LE DEVOIR

CAHIER SPÉCIAL
PUBLIÉ LE SAMEDI

10

AVRIL

TOMBÉE PUBLICITAIRE
LE 2 AVRIL

LITTÉRATURE

MÉMOIRES

L'impératrice lève le voile

La veuve du shah d'Iran livre ses mémoires après 25 ans d'exil. Farah Pahlavi n'a rien oublié du conte de fées qui s'est achevé en drame. Pour *Le Devoir*, elle évoque sans retenue et sans amertume le règne des Pahlavi, leurs réussites tout comme leurs erreurs, le dégoût du fanatisme religieux et l'espoir de voir demain renaître un Iran libre et laïque.

SÉBASTIEN BARANGÉ

Un voile, noir. Celui des femmes iraniennes. Celui des ayatollahs. Celui qui couvre la République islamique d'Iran. Celui qui s'est abattu sur la vie de Farah Pahlavi en janvier 1979, lors de l'exil, et celui du deuil en juillet 1980, à la mort du shah, son époux.

Ce voile noir, Farah ne l'a jamais porté, ni jeune fille, ni impératrice. Aujourd'hui elle rétorque aux jeunes Françaises qui se battent pour porter le voile: «*Ça commence par un voile, et regardez ce qui se passe sous le voile ensuite dans mon pays, cette terre qui abrite le terrorisme international.*»

Farah a grandi dans un Iran ouvert où, depuis 1936, le port du voile était interdit. Quand, en 1959, elle devient l'épouse du shah, elle fait vœu de «*rendre service au peuple iranien et en particulier aux femmes.*»

C'est d'ailleurs de ces femmes, celles d'hier, qui menaient le pays vers le progrès, et celles d'aujourd'hui, qui combattent l'obscurantisme, qu'elle est le plus fière. «*Mon mari, et son père avant lui, s'est beaucoup battu pour que les femmes aient les mêmes droits que les hommes.*» En 1962, le droit de vote accordé aux femmes vient s'ajouter à la série de mesures de la Révolution blanche voulue par le shah, blanche parce que pacifique.

Sans relâche, l'impératrice veille



GAMMA / MALI

Farah Pahlavi, femme du shah d'Iran.

à l'ouverture de crèches, d'hôpitaux, d'écoles, de musées... Elle occupe une vraie place politique, place qu'aucune autre avant elle n'a osé ou n'a pu prendre. «*Jamais je n'ai pensé que je n'avais pas le droit d'être active dans tous ces domaines: je considérais cela comme un devoir. Mais, oui, avec le recul, je réalise que j'étais privilégiée,*» confie-elle. Ce travail immense est salué par le roi qui, lors de son sacre en 1967, couronne son épouse. «*Quand il eut posé la couronne sur ma tête, il me sembla qu'il venait de consacrer toutes les femmes iraniennes.*»

Trop occupé à maintenir ce rythme effréné de développement et à célébrer sa grandeur, le monarque n'écoute pas ses opposants — les communistes dont il a peur et le clergé qu'il écrase — et n'en profite pas pour offrir plus de démocratie aux Iraniens. Bientôt, le peuple rejoint les religieux, les grands propriétaires, les intellectuels et les

étudiants pour brûler le portrait du roi en criant à la dictature. «*L'alliance maudite du rouge et du noir,*» comme disait le roi, allait finalement provoquer sa chute.

Aux accusations, Farah répond aujourd'hui: «*Oui, on a sûrement fait des erreurs. Avec le recul, on comprend qu'on aurait pu donner plus d'ouverture politique dans les années 70; tout cela ne serait alors peut-être pas arrivé. Mais on ne peut pas devenir une démocratie du jour au lendemain; les autres pays ont mis des décennies pour y parvenir. Il faut se souvenir qu'au début du XX^e siècle, l'Iran, c'était le Moyen Âge.*»

Et chaque fois, la croissance économique, l'éducation, la culture sont l'alibi qui justifie les arrestations arbitraires de la Savak, le musellement de la presse et tous ces accrocs aux droits de l'homme. Vingt-cinq ans plus tard, Farah martèle encore: «*La population d'Iran était beaucoup plus*

libre que tous les autres peuples de cette région.» Et d'ajouter: «*Des milliers d'Iraniens ont cru en la Révolution blanche.*»

Mais aujourd'hui, la moitié de la population en Iran n'a pas trente ans et n'a jamais connu le règne des Pahlavi. L'impératrice continue donc de défendre l'œuvre de son mari, espérant voir un jour son fils sur le trône. «*Si le peuple le choisit et demande son retour, il y aura alors un référendum pour choisir le régime.*»

Mais pour le moment, elle suit de près l'évolution des Iraniens du pays et de la diaspora. Les entrevues sont l'occasion de parler de l'assassinat de la photographe canadienne Zahra Kazemi, «*parce qu'il y a encore beaucoup de personnes qui ont des proches emprisonnés ou tués là-bas.*»

Et pour les défendre, les Iraniens peuvent maintenant compter sur le Prix Nobel de la paix. Pour Farah Pahlavi, «*Chirine Ebadi est une grande fierté car elle lutte pour les droits de l'homme.*» Si elle a été la première femme juge en Iran, nommée par le shah, Chirine Ebadi n'en reste pas moins critique envers ce régime dont elle souhaitait le changement. Elle se souvient dans une entrevue récente qu'«*en Iran, le président de la cour de cassation s'agenouillait pour baiser la main du shah tel un vulgaire domestique.*» Farah l'égratigne au passage: «*Madame Ebadi vit en Iran, elle doit dire des choses qui plaisent au régime,*» souligne-t-elle perfidement. Je crois qu'il y a des choses plus importantes à dire quand elle a la parole que de toujours parler du passé, j'espère aussi qu'elle se souvient que c'est sous le règne de mon mari qu'elle a été nommée juge.» Farah se souvient, elle, de tout cela, elle n'a rien oublié et se fait parfois donneuse de leçons. Oui, mais de leçons d'histoire.

MÉMOIRES

Farah Pahlavi
XO éditions, Paris, 2004
428 pages

ROMAN FRANÇAIS

Vacarmes intérieurs

JOHANNE JARRY

Tony et Pauline ont traversé l'adolescence ensemble, fières de leur infaillible complicité. Étudiants, ils ont partagé le même appartement et les nombreuses déceptions amoureuses de la belle jeune femme. Les études terminées et Pauline partie à l'étranger avec un amoureux, Tony s'est replié sur le peu d'estime qu'il a de lui-même, ignorant toujours comment prendre place dans sa vie.

Tout change lorsque Pauline annonce son retour. Seule, Tony accepte-t-il de l'héberger, le temps qu'elle trouve du travail et un nouveau toit? Ces retrouvailles lui font espérer, sans qu'il se l'avoue, que

Pauline finira par l'aimer. Mais pour elle, il demeure ce frère à qui on peut tout dire. Et c'est sans doute ce qui le blesse le plus: voir dans les yeux de Pauline qu'il ne sera jamais l'homme dont elle pourrait rêver.

Parce qu'il craint de la perdre, Tony joue son rôle de sage compagnon jusqu'au jour où elle lui apprend qu'elle a trouvé où se loger. Le sentiment d'abandon qu'il éprouve devient démesuré lorsqu'elle lui annonce que l'homme qu'elle a quitté vient la rejoindre à Paris. À partir de là, sa vie devient impossible. Acculé par sa souffrance, Tony brise le silence et confie à son père cette amitié qu'il feint depuis trop longtemps. Celui qui, après le décès de sa femme, a

laissé grandir son fils sans lui prêter attention aimerait rattraper le temps perdu pour avoir une chance de le sauver.

Romancier de l'intériorité, Laurent Mauvignier poursuit avec justesse son travail sur la voix en donnant forme à des monologues intérieurs qui constituent, depuis le tout début, la chair de ses livres. Ceux qu'on y entend ne vivent jamais facilement, mais dans *Seuls*, son quatrième roman, le désespoir semble complet. Bien que sensible au vacarme intérieur de Tony, on

partage plus difficilement sa souffrance, peut-être parce qu'il s'en nourrit, malgré lui. Sans s'y complaire, il ne la combat pas, s'abandonne à elle tout entier, et s'y perd. Par ce roman, Laurent Mauvignier n'explique rien; il ouvre un monde intérieur au lecteur. À lui de voir ce qu'il y comprend.

SEULS

Laurent Mauvignier
Éditions de Minuit
Paris, 2004, 171 pages

Invitation

XYZ éditeur / XYZ Publishing et le Festival littéraire international de Montréal **Metropolis bleu** sont heureux de vous inviter au lancement de *Complices du silence?* et *Le Feu du Mauvais Temps*, de Claude Le Bouthillier et de *Visiting Elizabeth*, de Gisèle Villeneuve



Le dimanche 4 avril 2004

De 15 à 16 heures

À l'hôtel Hyatt Regency Montréal

Salle Jeanne-Mance

1255, rue Jeanne-Mance

(à l'angle de la rue Sainte-Catherine)

Métro Place-des-Arts

XYZ éditeur

PAUL AUSTER



La nuit de l'oracle

«*Nous vivons dans le présent, mais l'avenir est en nous à tout moment. Peut-être est-ce pour cela qu'on écrit. Sid. Pas pour rapporter des événements du passé mais pour en provoquer dans l'avenir.*»

Venez rencontrer Paul Auster lors d'une séance de signature à l'occasion du Festival Metropolis Bleu

Jeudi le 1er avril 2004, 17h30 à 18h30

Festival Metropolis Bleu

du 31 mars au 4 avril

Hôtel Hyatt Regency Montréal

Complexe Desjardins

www.blue-met-bleu.com

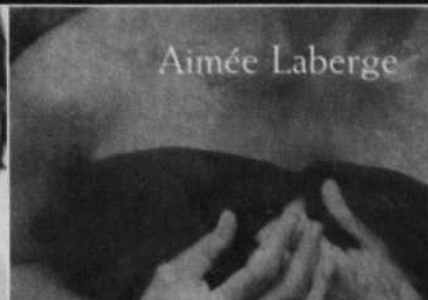
(514) 524-5658 lemeac@lemeac.com

ACTES SUD • LEMEAC

Aimée Laberge



Aimée Laberge



LES FEMMES DU FLEUVE

Trois générations de femmes, des débuts du siècle jusqu'à aujourd'hui, sont présentées dans cette grande saga familiale qui brosse un tableau du Québec moderne.

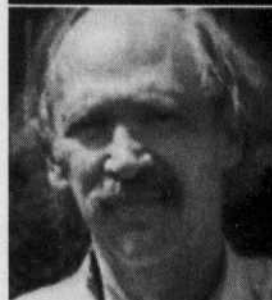
«*Un roman écrit dans un style élégant et peuplé de personnages que vous serez triste de quitter.*»

Paul Gessell, *Ottawa Citizen*

WHERE THE RIVER NARROWS

Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagne.

Pablo Urbanyi



Pablo Urbanyi

La Vérité de Pinocchio



La Vérité de Pinocchio met en scène Anna et Pedro, un couple argentin dont l'enfant n'a aucune chance de se développer normalement.

Avec un ton à la fois drôle et émouvant, dans un mélange de tristesse, de cruauté et d'ironie, ce roman suscite une troublante réflexion sur notre droit de regard sur l'existence.

PUERTA DE SOL

Traduit de l'espagnol par Danièle Marcoux.

Marie-Éva de Villers



MARIE-ÉVA DE VILLERS

MULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE

M

MULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE

M

MULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISEMULTI
DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE

Félicitations à Marie-Éva de Villers

LAURÉATE DU PRIX CAMILLE-LAURIN

Ce prix reconnaît l'apport exceptionnel de madame Marie-Éva de Villers, terminologue et lexicographe chevronnée, dont les travaux, à l'Office québécois de la langue française et par la suite aux HEC, ont contribué à la réalisation des grands objectifs de francisation de la Charte de la langue française, en favorisant l'implantation du français dans les domaines de la gestion, du commerce et des affaires.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Récit exacerbé et exaspérant

JOHANNE JARRY

Un écrivain accepte de voir quelques-unes de ses phrases associées au parfum «Madone» que Louise Lamour vient tout juste de créer. Dès le premier regard... Oui, c'est le coup de foudre pour lui. Il faut dire que le nom de la belle l'inspire. Écoutez: «Louise Lamour, ce nom parfait, synthèse de tous les noms rêvés, essence de tous les noms mystiques, vint à moi comme un infirmier vêtu de blanc pour me fermer les paupières et m'emmener dans une nuit délicieusement sans fond, royaume consanguin de la beauté, de la chair et des femmes.»

La suite? Devant celle qu'il sur-nomme la Vierge aux anges rouges, le narrateur constate: «J'étais fait pour adorer.» Où iron-nous comme cela? Pas bien loin. Au fil des pages, le lecteur ne peut qu'écouter l' amoureux transi déclamer son amour et se faire petit devant le savoir théologique dont il semble si fier.

Notre homme ne badine pas avec les mots — «si j'écrivais, c'était pour fuir le monde, pas pour le servir». Sa noble conception de la littérature l'accompagne partout, y compris dans les soirées mondaines où il sert de chevalier à sa belle. On imagine l'effet qu'il crée lorsque, tenant d'une main une coupe de champagne, il présente, de l'autre, la vie de Thérèse d'Avila... Ainsi prêche-t-il silencieusement pour le retour de l'âme. «Dans la langue impatiente du vingtième siècle, dans cette langue bruisante de vulgarité et de prétention, le mot "âme", et tous les mots qui se seraient autour de son feu, dont il était le berger, resplendissaient de n'être plus jamais réveillés.» Très vigoureux dans ce récit, le mot bondit d'une page à l'autre... Toutefois, la présence qu'il suppose, on la cherche en vain dans cette écriture-là.

Voix de prophète

Le narrateur se fait aussi parfois prophète. «Tout ce que nous imaginons et tout ce que nous rêvons nous éloigne de Dieu, donc

de nous-même — Dieu n'étant rien d'autre que le meilleur de nous.» Nous? Rien de plus pénible que d'être associé de force à la pensée de quelqu'un, surtout quand celle-ci est parsemée de clichés. «L'art proposait dix mille fois moins de surprises que le plus petit événement de la vie ordinaire.» Ou encore: «Sa voix, sans qu'elle n'eût jamais besoin de la forcer, promettait des fêtes charnelles à faire rougir les anges.» Et aussi: «Parfois il suffit de regarder une seule petite chose pour découvrir Dieu caché au fond comme un enfant craintif.» Et enfin: «Le spectacle de la vie ordinaire, jamais lassant, pouvait ainsi m'absorber pendant des heures: comment ne pas être ébloui par ce qui demeure le plus grand des mystères?» Ces idées surfaites, on tombe dessus sans trop forcer.

Seul contre tous, le pur aime d'un amour absolu celle qui le voit comme «sa pureté», unique rempart contre la superficialité de sa vie mondaine. Mais ce que le narrateur comprend tard (p. 132), le lecteur l'a saisi dès la première page. Aussi est-il loin d'être surpris lorsque l'ardent amoureux constate: «J'avais cru aimer Louise Lamour et sans doute avait-elle cru faire de même avec moi, mais je commençais à voir que c'étaient nos images qui avaient dansé dans les bras l'une de l'autre, pas nos personnes.»

On ne croit pas à l'humilité du narrateur. Encore moins à son désintéressement quand il murmure à voix basse: «[...] et je fis taire en moi celui qui, depuis toujours, savait que la plus grande gloire est de n'être connu de personne.» Phrases surchargées, propos parfois sentencieux. Pas de doute: nous sommes devant un narrateur hyperconscient d'écrire un livre par lequel il immortalise un récit qui l'enivre. Mais nous?

LOUISE LAMOUR

Christian Bobin
Éditions Gallimard
Paris, 144 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Ce sont deux romancières opposées: autant Desbiolles joue de l'émotion, pour la faire ressentir et partager, autant Brisac la retient, pour la susciter à travers la contrainte et le minimalisme. On aime l'une pour sa vitalité expressive, qui revient dans *Le Goinfre*; on retient la sobriété de l'autre, de retour dans *Les Sœurs Délicata*. Ces romans de genre — le portrait — soignés et clairs, pourtant destinés à un même public, ne se rencontrent pas. Ce sont les clairs-obscur d'une littérature qui se vend bien; la lecture demeure une affaire de goût.

Leurs sujets ont-ils un point commun? Ce serait le malaise. En peignant des éclats de voix, des gestes, des mouvements, les passions dormantes libèrent un flot de désirs inassouvis. Croire, penser, sentir, percevoir, tout concourt à imaginer, c'est-à-dire à transformer l'environnement. «Partir, se carapater, mettre les bouts, les voiles. Partir comme on ne fait jamais pour de bon, mirage qui occupe tant de mots, tant de paroles jetées au vent», écrit Desbiolles. C'est clair. Rétablir «le chaînon manquant entre soi et le monde», indique Brisac en exergue. Ce sont de purs romans d'évasion.

Où s'en va-t-on? Dans des cultures proches — l'italienne, la grecque, la russe, qu'elle soit vi-

Tissus vivants

sitée ou nichée dans un quartier juif de Paris. Sous leur exotisme tempéré, à force de voyages et de métissages, elles servent de paysage au vague à l'âme. Le regard qui s'y pose soulignera le lot commun: un deuil qui perdure, une fuite de soi par défaut d'existence, une enfance trahie par l'effondrement soudain d'un pivot, le bonheur impossible.

Douleurs profuses

Le point fort de Desbiolles a toujours été la sensorialité. On l'aime pour l'appétit qu'elle suscite d'un roman à l'autre. *Le Goinfre*, bien titré, reflète la complexité inconsciente que cette écriture réclame, sans qu'elle soit d'un cru exceptionnel: le personnage, bouffi d'un «je» omnipotent, erre dans des questionnements sans portée, traîne sa carcasse indolente et creuse, dans laquelle le verbe se rencogne et les mots frappent un cul-de-sac. Le monde est un piège.

De Brisac, dans *Les Sœurs Délicata*, revoici Nouk, la narratrice de son premier roman, *Les Filles*, qui a fait son succès en 1987. Même sujet, autre lieu, nouveaux visages, même ton. «Arrêtées et mobiles», les pensées se fixent sur une obsession de déjà vu, d'empêchement, de lourdeur de vivre. En petites touches impressionnistes, l'inquiétude court, insaisissable fond commun. La désinvolture joue un air qui déraile en fausses notes du regret; les mots sans

assise ne sont que bévues, cailloux lancés dans un puits de mine, où tout finit charbon. Point de fuite, la mort fait entrevoir un vide terrifiant.

Pourtant, cinq journées de Noël campent un bal pour sept petites fées — les sœurs Délicata. On dirait des anges dorés, parmi le bruit des rires et des papiers froissés. Mais la farandole laisse entrer le côté noir des contes. Si subitement! Il prend l'envie de tourner les pages en arrière, de chercher la pierre d'achoppement. En vain! Dans la lumière noire, les marionnettes chancelent; les blancs font oublier qu'une mère chérie, malade, a disparu.

Pénombre

Sans moyens spectaculaires, ces deux romancières suscitent l'émotion. Sylvie Germain, dans un essai intitulé *Les Personnages*, qui vient de paraître chez Gallimard (coll. «L'un et l'autre»), dit bien comment certaines créations, sorties de nulle part, imposent leur histoire. L'art réaliste consiste, pour l'écrivain, à les entendre et à les accueillir. Rien de nouveau, ni chez Desbiolles ni chez Brisac; mais de cet ailleurs, la littérature se nourrit en goinfre: elle fait voir tout à coup le marché du livre non comme une débauche incontinentine ou proluxe, mais comme un banquet, une orgie de fête, dans laquelle l'insatisfait du monde se jette pour attiser sa libido, sa fu-

reur de vivre, sans lesquelles l'humain s'engouffre dans la solitude et les regrets.

Dans ces romans règne un indéfectible mal à la mère. L'amour, jamais nommé, gonfle la bouche de mots rêvés, d'images qui tentent de faire reculer la peur d'atteindre l'autre bout du cycle: «je recule encore un peu car le monde est un trou et le corps se hérise de peur qu'il ne se referme sur lui», écrit Desbiolles. Ces personnages dévorent le cœur creusé d'une humanité en larme. Comme de fragiles boutures, plantées en des pages qu'on aurait détachées et coupées, ils demandent à rentrer dans cette mémoire qu'est l'œuvre littéraire, cette «sorte d'anti-gouvernement du monde, des cellules et des noyaux de résistance à l'aplatissement et au dressage de consciences», comme l'a écrit le poète Alain Jouffroy, dans *Vies*, précédé de *Les Mots et moi* (NRF Gallimard, 2003). Le jeu des mots est un trésor qui infuse des œuvres en perpétuelle expansion.

LE GOINFRE

Maryline Desbiolles
Le Seuil
Paris, 2004, 122 pages

LES SŒURS DÉLICATA

Geneviève Brisac
Éditions de l'Olivier
Paris, 2004, 158 pages

LITTÉRATURE ITALIENNE

La mémoire, façon De Luca

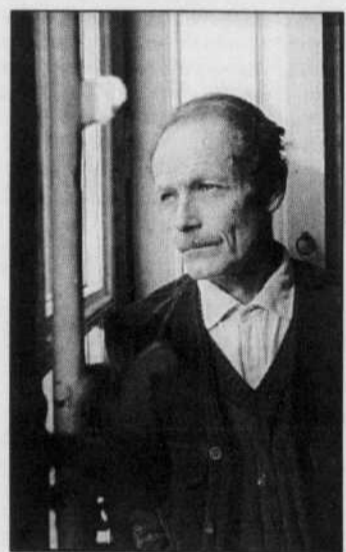
CHRISTIAN DESMEULES

Une voix rare, lumineuse, intense. Une phrase sobre, qui sait être à la fois âpre et généreuse. Mais surtout un regard d'aigle, capable d'extraire la poésie des choses les plus simples: le goût d'un bouillon de poule, un mois de «février qui grignote

de la lumière au soleil», «l'heure illimitée» entre les bras d'un premier amour. *Le Contraire de un*, ce sont les moments épars d'une vie où être deux signifie bien davantage que d'ajouter deux «un» — l'inverse exact de la solitude. Une vingtaine de courts textes autobiographiques en forme de nouvelles qui sont autant de rencontres essentielles.

Né à Naples en 1950, ancien militant de l'extrême gauche italienne (celle de Lotta Continua et des «années de plomb»), des manifestations tournantes, de la clandestinité et des révoltes vaincues), manœuvre, terrassier ou maçon pendant 18 ans sur des chantiers de France et d'Italie, ouvrier chez Fiat ou travailleur humanitaire, Erri De Luca est aujourd'hui écrivain à plein temps, retiré dans un petit village de la campagne romaine. Sa notoriété s'étend lentement, un peu accélérée depuis *Trois chevaux et Montedidio*, couronné en 2002 par le prix Femina étranger en France.

Convaincu que l'écrivain se doit d'avoir un point de vue sur le monde, le sien est celui du rez-de-chaussée, c'est le «très proche» qui l'intéresse, l'immédiat perçu avec le regard du myope qui doit parfois toucher pour reconnaître. Avec la calme assurance d'un écrivain qui raconte les petites choses qui se sont fixées dans ses sens, Erri De Luca y évoque Naples et Rome, sa jeunesse révolutionnaire, ses amours trop brèves, le souvenir de la première gorgée de vin puis de la première ivresse, ses escalades dans les Dolomites, sa solitude. Les rues du printemps 1968 à Rome qui crépitaient «de paroles chauffées à blanc», le goût des premiers baisers d'une «génération excédentaire» (Pasolini). Avec l'humilité de l'artisan qui



Erri De Luca

a trouvé les gestes qu'il faut, à travers une économie de moyens qui impose chaque fois respect et admiration, De Luca poursuit une œuvre tout entière tournée vers la mémoire. Un attachement aux origines et une curiosité qui l'ont poussé à apprendre l'hébreu et le yiddish en autodidacte, pour «corriger le passé», quoique sans illusion. Une discipline quotidienne qui transparaît dans la pureté de sa phrase, allusive et dense, mais toujours assez aérée pour accueillir les dérives de chaque lecteur qui l'aborde.

Fréquentation quotidienne de la Bible

Parallèlement aux nouvelles paraît *Noyau d'olive*, un court recueil de commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il nous avertit d'emblée: cette fréquentation quotidienne de la Bible n'a pas fait de lui un

croyant, mais un homme qui «campe hors les murs», incapable de prier, de pardonner, de s'adresser à Dieu ou aux hommes — «Je parle de Dieu à la troisième personne», dira-t-il. Inaugurant ses révéils par une «poignée de vers» qu'il tourne et retourne comme un noyau d'olive en bouche, le cours des jours prend une couleur d'Orient qui «protège et inquiète à la fois». Impossible de dissocier ce travail permanent d'interrogation de son œuvre d'écrivain.

Immense succès commercial l'an dernier en Italie, *Le Contraire de un* est l'un de ses livres les plus personnels, à mi-chemin du politique et de l'intime, entre lyrisme et engagement, et nous parvient dans la traduction toujours impeccablement cristalline de Danièle Valin. Cette faveur populaire, doublée d'une réception critique unanime, le consacre aujourd'hui comme l'un des écrivains italiens les plus importants. La foi, l'amour, l'homme? Que faire de tout cela? se demande Erri De Luca dans son insatiable poursuite de l'indicible. Pour ceux qui préfèrent les questions aux réponses, un livre incontournable et éclatant.

LE CONTRAIRE DE UN

Erri De Luca
Nouvelles traduites de l'italien par Danièle Valin
Gallimard
Paris, 2004, 144 pages

NOYAU D'OLIVE

Erri De Luca
Traduit de l'italien par Danièle Valin
Gallimard
Coll. «Arcades»
Paris, 2004, 98 pages

Concours prix littéraire des collégiens

TITRES DES OEUVRES EN LICE POUR LE PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS:

ook Chung
François Gravel
Yves Gosselin
Lise Tremblay
Michel Tremblay

Contes Butô
Adieu, Betty Crocker
Discours de réception
La héronnière
Le cahier noir

Boréal
Québec-Amérique
Lanctôt éditeur
Leméac
Leméac

SCABRINI MEDIA
FONDATION Marc Bourgie
BANQUE NATIONALE DU CANADA
Culture et Communications Québec
Éducation Québec
LE DEVOIR
MÉTROPOLIS BLEU
le 3 avril à 11h
Salle Jeanne-Mance
Hotel Hyatt Regency Montréal
1255, rue Jeanne-Mance
PAMPLEMOUSSE

Les Éditions de la Pastèque ont le plaisir d'annoncer le lancement de

BOBBY de Mélanie Baillairgé

PROMENADE de Marie-Pierre Normand

MÉTROPOLIS BLEU
le 3 avril à 11h
Salle Jeanne-Mance
Hotel Hyatt Regency Montréal
1255, rue Jeanne-Mance
PAMPLEMOUSSE

ESSAIS

La télé-réalité comme inconvenient

La télé-réalité, et plus particulièrement *Loft Story*, est-ce de la merde? Marcel Dubé, le grand dramaturge québécois, déclarait récemment, sans se rendre compte de la basse récupération commerciale dont il était l'objet de la part de la machine *Star Académie*, que les intellos qui méprisent ce genre se trompaient et que, lui, il aimait bien ça. Alors, aurait-on fait fausse route en se scandalisant de cette mise en scène d'un déluge d'affects spectaculaires grossièrement médiatisés (*Loft Story*), de cet évadage de l'expression artistique rendue exsangue pour convenir à ceux que la pensée fatigue (*Star Académie*)?

Dans son excellent numéro de février 2004, l'orgueilleuse revue d'écrivains *L'Inconvenient* se penche sur la question dans un dossier de quatre contributions. L'essai d'ouverture d'Alain Roy, «*L'invention de la transcendance inférieure*», est celui qui s'impose par son intelligence et son ambition.

D'accord avec Marcel Dubé pour reconnaître que la seule pose outrée devant le phénomène de la télé-réalité est une erreur. Roy, cependant, ne pousse pas la bêtise jusqu'à affirmer qu'il aime ça. Il ne reproduira pas, écrit-il, l'erreur de «*ces deux temples de la rectitude que sont le journal Le Devoir et la Société Radio-Canada*» (!) parce qu'il sait, lui, «*que l'insignifiance de ces émissions, et celle de Loft Story en particulier, s'avère en réalité puissamment chargée de significations*». Acceptant donc de se «*frotter aux plaisirs de la multitude*», Roy finit par y trouver «*une des métaphores de notre temps les plus révélatrices*», quoique, ajoute-t-il, «*peu réjouissante*». On est



Louis Cornélius

déjà loin, à ce stade, de la triste complaisance d'un Dubé.

Pourquoi le *Loft* a-t-il choqué? L'essayiste avance des pistes de compréhension. Ce qui irrite d'abord, suggère-t-il, c'est le vide du concept, le fait que les participants n'aient pas à y faire montre d'un quelconque talent; le vide comme offre, quoi. Il y a ensuite le narcissisme des lofteurs qui en sont réduits à «*la pure ambition d'un moi qui veut vaincre pour rien*».

Sur ces bases, c'est à un renversement de nos points de repère habituels que procède ce type de télé-réalité et ce processus choque encore plus profondément. Nous croyions valoriser la vie intime; «*Big Brother est leur ami*». La mobilité sociale s'accompagnait de la notion de travail; le succès des lofteurs repose sur le fait de ne rien faire. Fini, le combat avec la réalité qui donnait à l'*American dream* son aura de noblesse; voici venu le temps du «*fantasme régressif des lofteurs-cendrillons attendant la venue d'un prince charmant métamorphosé en Big Brother-père Noël*». Le confessionnal était le lieu de la culpabilité reconnue; le voici transformé en antre de l'autopromotion dans un monde nouveau «*où la culpabilité n'existe plus*».

Pour être brillantes, ces considérations interprétatives n'en laissent pas moins pendante la question essentielle: en quoi cet univers déprimant de vide et de candeur constitue-t-il une métaphore de notre temps?

Audacieux, Alain Roy, pour répondre à cette interrogation, se tourne vers l'histoire de «*l'évolution du sentiment religieux chez l'homme*».

Dans le monde antique, écrit-il, les êtres humains se percevaient comme des créatures soumises à des divinités ou, plus tard, à un créateur. Le christianisme, avec son Dieu fait homme, «*réunit en un seul et même espace ce que les hommes avaient depuis toujours séparé*»: le monde transcendant du créateur et le monde inférieur des créatures. L'humilité de ces dernières, dans ce processus, tend à s'effacer puisque, dès lors, l'homme se met à se percevoir en tant que créateur et à croire en lui-même.

Or l'homme de ce stade, celui qui a tué Dieu, dirait Nietzsche, n'est toujours pas le surhomme sans doute en 1743 près d'Albi et mort à Québec en 1815, l'aventurier Laterrière arrive au Canada en 1766. Deux choses le fascinent: la majesté naturelle des bons sauvages et la beauté des Canadiennes. Entre deux bals, le lecteur de Charlevoix et de La Hontan médite sur les failles de la civilisation européenne et s'interroge: «*Pourquoi ne suis-je pas né Iroquois?*» S'il exalte les Amérindiens, «*ces enfants de la nature*», et la splendeur des forêts vierges, il n'oublie pas que les «*jeunes demoiselles*» estiment qu'en son absence «*le vide se fait sentir*».

Lorsque Laterrière devient inspecteur des Forges du Saint-Maurice, tout le rapproche de la femme de Christophe Pellissier, directeur de l'entreprise. «*Nous nous abandonnâmes à notre penchant, et le fruit de tant d'amour fut une grossesse...*» C'est avec la même ingénuité qu'il dissèque clandestinement le cadavre d'une vieille fille aux États-Unis. «*Un sujet superbe*», tient-il à préciser. Son audace ne l'empêche pas d'obtenir, signale André, le premier diplôme conféré par la jeune École de médecine de Harvard. Il s'était

naissance à un Dieu-public à qui elle offre des créatures (les lofteurs).»

La conclusion d'Alain Roy, d'une rare intelligence, déprime profondément en ce qu'elle indique avec force pourquoi l'insignifiance de la télé-réalité est aussi celle de notre monde: «*Ce que le Loft apporte aux masses démocratiques divisées, c'est un espace inférieur, l'espace de la créature, l'espace que l'homme avait cru lui-même habiter depuis toujours, avant que le Loft ne vienne l'informer de son erreur*».

L'insignifiance de la télé-réalité est aussi celle de notre monde

d'une «*transcendance inférieure*» qui condamne l'humanité à cultiver l'orgueil du vide, à croire, encore et toujours, mais à elle-même seulement, «*engagée dans la voie de la régression narcissique, mégalomane*».

Des raisons d'espérer malgré tout

Dans un essai de Michel Morin, publié dans le même numéro et intitulé «*Le défaut de Dieu*», des raisons d'espérer malgré tout pointent leur nez. Les grands récits sont morts, écrit le philosophe, et ont été remplacés par des clichés, des instantanés qui, parce qu'ils ont la prétention d'être «*en prise directe sur*» le réel qu'ils représentent, s'imposeraient comme des «*preuves*» en quoi il faut avoir foi. Sans l'épreuve de la preuve, de la représentation donc, pas d'existence possible. C'est le privé, l'intériorité, l'intuition que l'on condamne ainsi au profit d'une superstition qui rejette ce qui en émane hors du réel.

Dans un paradoxe dont il a le secret, Morin écrit pourtant:

«*La chance de notre époque serait peut-être de ne nous en laisser aucune, j'entends aucune autre que celle de la désertion et de la purification.*» Et que vient faire Dieu là-dedans? Lui qui était, jusqu'à il y a peu, le Dieu de l'image des Églises constituées, le voilà mort d'une mort qui est aussi sa chance: «*Moins que jamais représentable, absent, se refusant à toute preuve, échappant à toute prise, à tous égards "faisant défaut", ne serait-ce pas le moment de sa chance historique d'être plus que jamais auparavant condamné à l'invisible,*

à l'indémontrable, c'est-à-dire au réellement transcendant?»

C'est dans notre désertion du monde de l'image, au plus près de l'intuition «*d'où se libèrent les véritables puissances de l'homme*», que ce murmure peut être entendu. Il n'y a pas d'académie pour cela.

louiscornellier@parroinfo.net

« LES DESSOUS DE LA TÉLÉ-RÉALITÉ »
Revue *L'Inconvenient*
Numéro 16, février 2004
150 pages

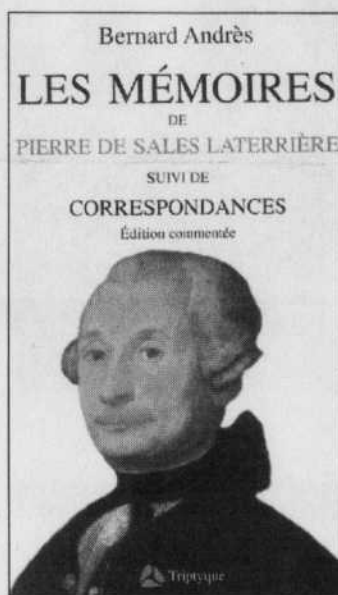
Laterrière, aventurier de la liberté

MICHEL LAPIERRE

Figurez-vous que le journal *The Gazette* est rédigé exclusivement en français et que ses artisans sont, à cause de leurs idées révolutionnaires, jetés en prison en compagnie d'un futur diplômé francophone de Harvard, écologiste radical qui, en plus d'avoir une conception avancée de la démocratie, condamne le déboisement en s'écriant: «*O nature, ta virginité est partout préférable, et c'est un crime de déchirer ainsi ton sein!*»

Nous sommes en 1779, les autorités coloniales britanniques viennent d'arrêter l'imprimeur Fleury Mesplet et le journaliste Valentin Jautard qui assurent, à eux seuls, la publication d'une feuille fondée l'année précédente à Montréal et nommée assez curieusement *Gazette du commerce et littéraire*. Il s'agit du premier journal montréalais. L'actuel quotidien *The Gazette*, bien qu'il soit de langue anglaise et d'un esprit différent, s'enorgueillit d'en être l'héritier.

L'écologiste avant la lettre qui croupit dans la geôle aux côtés de Mesplet et de Jautard s'appelle Pierre de Sales Laterrière. C'est l'un des administrateurs des Forges du Saint-Maurice, entreprise considérable qui a fait des tractations avec les insurgés américains pour leur fournir des armes. Le gouverneur Haldimand soupçonne Laterrière et ses deux



compagnons d'infortune de soutenir la cause de l'indépendance des Treize Colonies.

Laterrière partage avec Mesplet et Jautard les idéaux des Lumières. Mais il reproche à ces propagandistes de l'émancipation leur étroitesse d'esprit et leur manque d'envergure tout en admirant un autre prisonnier politique, le marchand montréalais Pierre du Calvet, en qui il voit un adversaire plus éclairé et plus convaincant du despotisme britannique. Voilà, entre autres choses, ce que nous apprennent ses *Mé-*

moires, publiés en 1873 pour un cercle restreint et réédités par Bernard André, qui les commente avec brio en plus d'y joindre douze lettres inédites.

Le livre nous révèle un penseur tour à tour lyrique, élégant, désinvolte et réfléchi. Né sans doute en 1743 près d'Albi et mort à Québec en 1815, l'aventurier Laterrière arrive au Canada en 1766. Deux choses le fascinent: la majesté naturelle des bons sauvages et la beauté des Canadiennes. Entre deux bals, le lecteur de Charlevoix et de La Hontan médite sur les failles de la civilisation européenne et s'interroge: «*Pourquoi ne suis-je pas né Iroquois?*» S'il exalte les Amérindiens, «*ces enfants de la nature*», et la splendeur des forêts vierges, il n'oublie pas que les «*jeunes demoiselles*» estiment qu'en son absence «*le vide se fait sentir*».

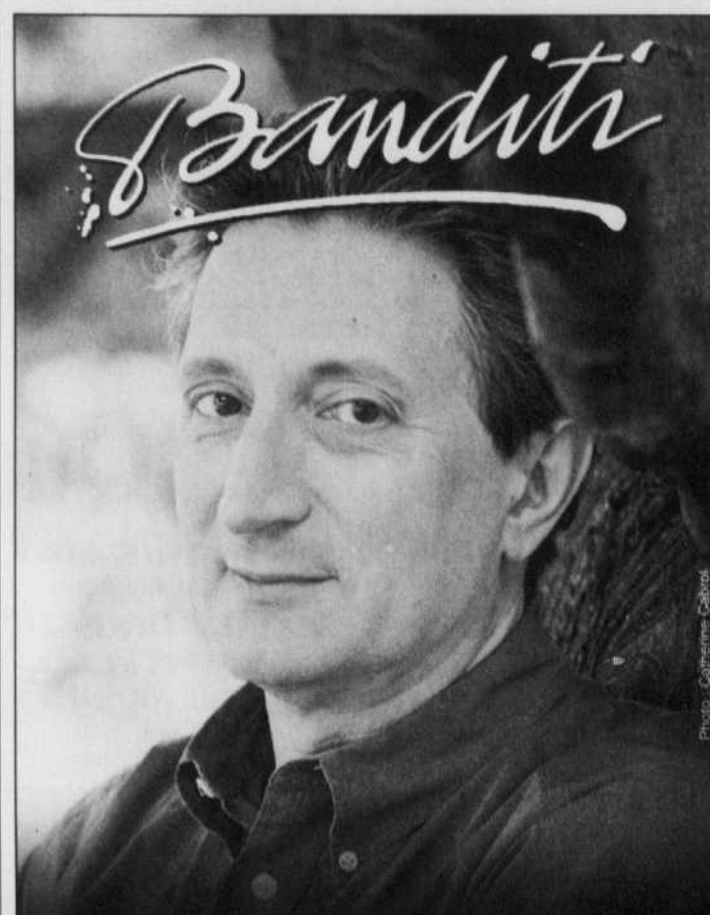
Lorsque Laterrière devient inspecteur des Forges du Saint-Maurice, tout le rapproche de la femme de Christophe Pellissier, directeur de l'entreprise. «*Nous nous abandonnâmes à notre penchant, et le fruit de tant d'amour fut une grossesse...*» C'est avec la même ingénuité qu'il dissèque clandestinement le cadavre d'une vieille fille aux États-Unis. «*Un sujet superbe*», tient-il à préciser. Son audace ne l'empêche pas d'obtenir, signale André, le premier diplôme conféré par la jeune École de médecine de Harvard. Il s'était

jusqu'à alors contenté de pratiquer la médecine en amateur.

Le personnage est parfois si sérieux que ses propos annoncent ceux que Tocqueville tiendra sur le Bas-Canada. «*La confiance indispensable entre les conquêtes et les conquérants avait bien de la peine à s'établir*», raconte Laterrière... Les places n'étaient données qu'à des Anglais de naissance, les Canadiens n'avaient pas besoin d'y penser... » Il tente sans succès, comme le relate André, de soustraire les Forges du Saint-Maurice à l'emprise financière britannique.

Ce qui désole le plus Laterrière, c'est l'approbation religieuse que le clergé donne à la domination anglaise en laissant le peuple dans l'ignorance, seule garantie de la docilité. «*Leur parler d'écoles*», écrit-il à propos de plusieurs Canadiens, «*c'est se montrer du coup leurs ennemis*». Laterrière, qui avait réfléchi sur Dieu en étudiant l'astronomie dans la république américaine naissante, se demandait sûrement, en se rapprochant de Rousseau, pourquoi une élévation spirituelle éclairée n'atteindrait pas les étoiles de la liberté.

LES MÉMOIRES DE PIERRE DE SALES LATERRIÈRE
Bernard André
Triptyque
Montréal, 2003, 324 pages



GÉRARD DE CORTANZE
Banditi
ROMAN
ALBIN MICHEL

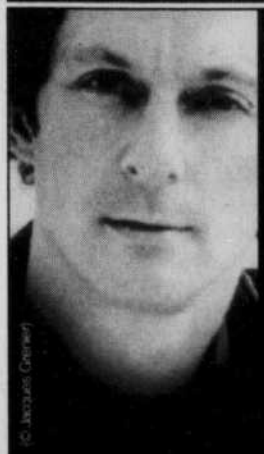
NAPLES, 1798
LAISSEZ-VOUS EMPORTER SUR LES CHEMINS DE LA PLUS GRANDE DES AVENTURES

Albin Michel
www.albin-michel.fr

FESTIVAL METROPOLIS BLEU 31 MARS-4 AVRIL 2004

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec



DAVID HOMEL
L'Analyste

2 avril, 15h30 : Lecture en anglais
3 avril, 14h : Table ronde en français
4 avril, 11h : Table ronde en anglais

« Ce roman, qui oscille entre l'humour et le tragique, la légèreté et la gravité, confirme l'incontestable talent de l'écrivain David Homel. »

Suzanne Giguère, *La Presse*



MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
Entre-mondes

4 avril, 16h : Hommage à Hélène Dorion

« Il y a quelque chose d'impitoyable dans ce livre, comme un avertissement. [...] Marie-Andrée Lamontagne n'a pas besoin de crier pour faire entendre des accents de vérité difficilement soutenable. »

Gilles Marcotte, *L'Actualité*



ALBERTO MANGUEL
Chez Borges

2 avril, 15h30 : Lecture en anglais
2 avril, 19h : Table ronde en anglais
3 avril, 20h30 : Table ronde en français
4 avril, 15h : Table ronde en anglais

« [...] Manguel invite le lecteur à se cachier derrière son épaulement pour plonger dans cet appartement de Buenos Aires, à l'abri des modes, à l'écoute du spectacle éternel qu'offre l'acte d'écrire selon Borges. »

Antoine Tanguay, *Le Soleil*



ANDRÉ MARKOWICZ
traducteur de Dostoïevski

31 mars, 20h : Lecture en français
1^{er} avril, 9h et 13h : Programme littéraire étudiant
2 avril, 14h : Table ronde en français et anglais

« L'œuvre de l'écrivain gagne à être relue dans l'excellente traduction d'André Markowicz. Celui-ci a entrepris de retraduire intégralement l'œuvre en respectant la voix âpre et violente de Dostoïevski, cette voix souvent proche de l'oralité qu'ont par trop édulcorée, enjolivée, polie les traducteurs précédents. »

Francine Bordelleau, *Spirale*



CATHERINE MAVRIKAKIS
Ça va aller

3 avril, 15h30 : Lecture en français et anglais
4 avril, 13h : Atelier - Métamorphoses textuelles

« Il faut lire *Ça va aller* de Catherine Mavrikakis [...] Il faut lire les yeux ouverts, l'esprit en bataille et le cœur à l'ouvrage, comme disent nos aïeux. »

Pierre Thibaut, *ICI*



ALBERTO RUY-SANCHEZ
Les lèvres de l'eau

2 avril, 16h30 : Table ronde en français
3 avril, 20h30 : Lecture en espagnol

« Ruy-Sánchez possède une écriture du corps, de la peau, des eaux corporelles qui nous touche comme dans une étreinte vertigineuse allant de l'extase du désir à l'extase de l'écriture. [...] *Les lèvres de l'eau* est un ouvrage incontournable pour tous ceux qui affirment: "J'agis parce que je désire." »

Yvon Montoya, *ICI*

BLOC-NOTES

En attendant plus de vidéos pamphlétaires

Après avoir ouvert la vidéocassette *En attendant Martin* (*Waiting for Martin*, en version originale), une petite feuille volante est tombée à mes pieds: «L'Office national du film du Canada n'a fourni qu'un appui technique et n'a donc pas eu à évaluer ou approuver le contenu éditorial du film», pouvait-on y lire, entre autres choses. Ça sonnait comme une sorte de désaveu. Intriguée, j'ai mis le brûlot dans mon magnétoscope.

Tiens donc! La vidéo en question s'en prend à Paul Martin, tantôt présenté en King Kong, tantôt en marionnette de ventriloque. Parfois il joue même son propre rôle, pérorant sur toutes les tribunes avec une langue de bois mal aiguisée.

Le communiqué de presse rédigé pour la sortie d'*En attendant Martin*, mardi prochain, précise que le film s'inscrit fièrement dans la tradition de *Roger and Me* de Michael Moore et autres enquêtes satiriques du genre. On hausse les épaules, tout de même...

De fait, la production brille par son manque de moyens; alors, la réalisation paraît un peu croche et le son, parfois presque inaudible. Quant à leur enquête, elle manque de souffle; Michael Moore mord ses victimes avec autant de vigueur que de verve. Mais bof! Ça vit, ça vibre, ça égratigne, ça proteste et ça déboulonne les statues politiciennes à cœur joie.

On aura compris que le héros du film n'attend pas passivement Godot comme un personnage de Beckett. David Bernans y pourchasse Paul Martin, alors ministre des Finances, qui lui file entre les doigts trois années durant. Militant gauchiste, Bernans est un ex-étudiant de Concordia, désormais à l'emploi de



Odile Tremblay

l'université, qui fut candidat NPD contre Martin en 2000 dans LaSalle.

Qu'importe si le gibier Martin défile dans le film... On s'amuse à le voir patiner entre ses engagements sociaux en période électorale et son but unique de réduire la dette nationale quand il exerce le pouvoir. Que crévent alors la veuve et l'orphelin!

Entre autres documentaires engagés, on devait déjà à Magnus Isacson *Vue du sommet* sur le combat des altermondialistes contre les Puissants. Il était chargé de cours à Concordia lors d'une conférence de Paul Martin à été annulée à l'université. Le non-événement fut filmé, puis Bernans s'est mis à pourchasser le politicien devenu virtuel. Martin n'avait pas trop envie de se coller à ce jeune gauchiste monté aux barricades, qui attirait comme des mouches les médias à coups de mises en scène farfelues. D'où ces conversations de Bernans avec une tête de papier mâché à l'effigie du fuyard libéral. Isacson eut l'idée en or de s'associer à Sophia

Southam, une cinéaste en animation, pour pimenter la sauce d'*En attendant Martin*. Elle a ajouté aux scènes filmées des collages animés, très drôles, d'inspiration dadaïste, notes d'humour visuel qui répondent aux pirouettes et aux balades engagées à la Woody Guthrie que David Bernans nous offre en amuse-gueules. Il pourfend le système à coups de guitare, de tente igloo, de tirades socialisantes et de clowneries. Les armes de l'humour et des mots bien assésés n'ont-elles pas fait leurs preuves depuis toujours?

Au fil des siècles, les pamphlétaires ont clamé leur dissidence à travers des épigrammes impertinents, que les lecteurs goguenards se passaient sous le manteau.

Autres temps, autres mœurs! Aujourd'hui, les minicaméras remplacent la plume à l'heure de servir bien cuites une satire anti-establishment. Les pamphlétaires les plus fauchés peuvent désormais pondre un film subversif, brouillon ou pas, avec son, images en mouvement, effets spéciaux à incorporer en prime.

Plus le prix des nouvelles technologies baisse, plus on s'attend à ce que les vidéos de protestation se multiplient. C'est d'ailleurs le cas en Argentine, en Afrique, un peu partout dans le monde. Assez pour s'étonner de leur rareté dans notre beau Québec francophone tricoté serré. Dans nos rangs, on ne se rue guère au portillon des films de protestation, toutes pancartes en l'air. Mettons que les révolutionnaires des années 70 sont loin derrière.

De fait, à Montréal, ce sont surtout les anglophones qui surfent sur cette vague-là, l'université de

Concordia, campus qui swingue et manifeste en trouvant des cinéastes pour les filmer à l'œuvre. A l'autourne dernier, *Discordia*, film captant le tumulte entourant la venue du premier ministre d'Israël, Benjamin Nétanyahou, à Concordia, avait créé son petit émoi en montrant les affrontements entre militants israéliens et palestiniens.

Mettons que les étudiants en cinéma de l'UQAM s'agitent moins fort derrière leurs propres caméras. Faut dire aussi que Concordia possède une tradition protestataire anglophone qui se reflète dans les films de son département de cinéma.

Il est vrai que le groupe Les Lucioles fait militer ses caméras dans notre champ francophone. Vrai aussi que Pierre Falardeau s'est frotté au genre avec *Le Temps des bouffons*. Sauf qu'à Concordia, les films de résistance bouillonnent à l'intérieur même de l'université, engendrés par l'Alma Mater. C'est d'ailleurs au Concordia Hall Building qu'aura lieu, mardi soir à 19h, la première d'*En attendant Martin*, avec table ronde animée par Monique Simard. Ensuite, le film s'envolera en tournée vers Ottawa et 23 autres villes canadiennes.

Alors quoi? Alors, les départements de cinéma de nos universités francophones ont l'air pas mal pépères à côté de celui de Concordia. Des caméras capables de devenir pamphlétaires traînent dans leurs cours. Et même si elles ont peu de chances de changer vraiment le cours de la société, on se demande où s'en va le monde quand les étudiants n'essaient même plus de s'en servir...

otremblay@ledevoir.com

LITTÉRATURE JEUNESSE

Quatre filles et un délice

CAROLE TREMBLAY

Depuis que leurs parents sont morts dans un accident de voiture, Enid, Hortense, Bettina et Geneviève, respectivement âgées de 9, 11, 14 et 16 ans, vivent avec Charlie, leur sœur aînée, dans une vieille maison délabrée secouée par le vent de la mer. Ça pourrait être triste, ça ne l'est pourtant pas du tout. Malgré la vieille fournaise qui refuse régulièrement de démarquer, les difficultés financières et les disputes occasionnelles, la vie des quatre sœurs Verdelaine ne manque pas de piquant. On peut faire leur connaissance par les quatre romans colorés et pétillants, qui fourmillent de trouvailles et de rebondissements. Humeurs féminines, humour acidulé et personnages croustillants composent chacun des quatre tomes de cette série, qui s'attarde à l'une des quatre jeunes sœurs, le temps d'une saison. Seule l'aînée, adulte, n'a pas l'honneur de la littérature.

Enid, la plus jeune, possède une chauve-souris apprivoisée qui disparaît dans la tempête de l'automne, faisant apparaître dans son sillage un fantôme auquel la benjamine est seule à croire. Revigorée par le vent d'hiver, Hortense décide, au bord de la falaise, d'abandonner du même coup son journal intime et sa grande timidité pour se consacrer à son rêve de devenir comédienne. Bettina, l'ado totale, langue de vipère et pots de crème à l'appui, découvre avec le printemps que l'amour n'est pas aussi simple dans la vie que dans les séries télé qu'elle adore. Geneviève, l'été venu, se trouve un travail sur la plage et se fait tournerboulé par un ténébreux jeune homme.

La langue est riche et bondissante, les personnages portent tous des noms farfelus, les événements s'enchaînent et s'enlacent sans cesse et les situations, quoique un tantinet improbables, possèdent juste ce qu'il faut de réalisme pour qu'on y reconnaisse ses propres sentiments. On ajoute à ça des parents fantômes qui apparaissent au moment où on s'y attend le moins dans les tenues les plus diverses et on a un plaisir de lecture garanti. Et quatre fois plutôt qu'une.

QUATRE SŒURS: ENID, HORTENSE, BETTINA, GENEVIÈVE
Malika Ferdjouchk
L'École des loisirs
«Médium»
Paris, 2003, 140, 196, 210 et 224 pages.



Quand Dylan était le Messie folk

THE BOOTLEG SERIES VOL. 6

BOB DYLAN LIVE 1964
CONCERT AT PHILHARMONIC HALL
Bob Dylan
Columbia/Legacy (Sony)

Légendaire, le «Halloween tape» circulait sous le manteau entre dylanophiles, dylanologues et autres dylanofades depuis que le monde est monde. On en parlait comme du meilleur spectacle existant de la première période acoustique de Sa Sainteté, l'équivalent du sermon sur le mont des Oliviers pour le Messie folk, miraculeusement capté pour l'éternité. Enfin, vous et moi pouvons vérifier: l'extraordinaire collection *The Bootleg Series* nous fournit quarante ans plus tard le document dans le meilleur état de conservation, tel qu'enregistré par Columbia le 31 octobre 1964 au Philharmonic Hall de New York. Eh ben vrai, c'était un grand soir: Dylan n'avait pas encore électrifié sa musique, mais il était électrisant. Allumé à l'extrême, enjoué, en voix, il donnait des chansons déjà célébrées de son répertoire d'alors les versions les plus mordantes imaginables: *Don't Think Twice, It's All Right*, *A Hard Rain's A-Gonna Fall*, *It's Alright, Ma (I'm Only Bleeding)*, l'hymne *The Times They Are A-Changin'* ne furent jamais plus ferventes, vibrantes et importantes que ce soir-là. Sauf *Blowin' In The Wind*, tout le corpus militant était au rendez-vous: l'antiraciste *Talkin' John Birch Paranoid Blues*, la dénonciatrice *Who Killed Davey Moore?*, la pacifiste *Talkin' World War III Blues*, l'implacable *The Lonesome Death Of Hattie Carroll*. Même la reine folk Joan Baez était là à la fin pour le couronnement de His Bobness, le temps de quatre duos exaltants et joyeux, blanc de mémoire sympathique y compris.

Le spectacle idéal de l'ère folk? Le livret — d'une rare consistance — note fort justement des tas d'indices qui tracent un portrait plus nuancé: Dylan n'était déjà plus le Dylan de l'orthodoxie folk et cela s'entendait pour qui savait écouter. Ainsi, aux spectateurs qui réclamaient des titres au rappel, *Chimes Of Freedom* et autres chants sacrés, Dylan répliquait ironiquement, pour ne pas dire baveusement, puis leur donnait *All I Really Want To Do* à la place. Ce Bob-là n'appartenait plus qu'à lui-même, et ses chansons les plus récentes, *Mr. Tambourine Man*, *If You Gotta Go, Go Now*, *Gates Of Eden*, marquaient la fin du Dylan porte-parole et annonçaient l'émergence prochaine du Dylan rockstar. Les disciples à barbichette ne le savaient pas, mais le «mal» était fait: deux mois plus tôt, dans le secret d'une suite de l'hôtel Delmonico, Dylan avait initié les Beatles, ces vulgaires buveurs de scotch & coke, à la mauvaise herbe du diable des jazzmans — oui, la marijuana — et les p'tits gars de Liverpool avaient en retour donné au troubadour le goût des guitares qui font du bruit. Moins de trois mois après la soirée au Philharmonic Hall, Dylan enregistrerait un rock de garage tonitruant, *Subterranean Homesick Blues* (avec son anti-mot d'ordre: «Don't follow leaders, watch the parking meters»), et les Byrds servaient à la Rickenbacker 12-cordes électrique son *Mr. Tambourine Man*. Oui, c'était un soir historique: la fin d'une époque.

Sylvain Cormier



Bob Dylan en 1964.

SANDY SPEISER / SONY MUSIC ARCHIVES

CHANSON

ONE BEAUTIFUL DAY
Mario Peluso
Frozen Toe (Local Distribution)

Il en rêvait, il l'a fait. Grand bien lui fasse. N'ayant plus grand-chose à perdre après des années de galère et trois splendides albums folk-rock produits pour ainsi dire en pure perte même s'ils étaient remplis de belles guitares, d'harmonica et de mélodies arrache-cœur du genre qu'on aime tant chez un Neil Young, Mario Peluso a enregistré son album en anglais, et adienne que pourra. Ce qui pourrait arriver de mieux serait qu'on redécouvre Peluso au Canada anglais, bien sûr, qui aime Blue Rodeo, les Cowboy Junkies ou Prairie Oyster, se dit-on, ne peut qu'être bercé par ces airs plus tristes que tristes, cette voix plus tréante que tréante, ces arrangements plus terribles que terribles (bravo au guitariste Christian Pélouquin, particulièrement efficace). Forcément, c'est cent fois plus Neil Young en anglais dans le texte: les intonations, les inflexions (surtout dans *Long Walk Home*, *When I'm Hurt*, *Winnaway*) s'ajoutent au décalque musical déjà flagrant, mais bon, ce n'est pas un tort. Il y a bien pire modèle, et Peluso chante avec tant de cœur, tant de douleur dans le phrasé qu'on comprend qu'il porte Neil Young en lui, tel un compagnon de l'âme, et que l'expression la plus authentique de sa vie passe par cette forme folk si familière. Ce disque, pour qui aime les paumés magnifiques et leur vaine quête du bonheur, est beau à pleurer. J'écoute *I'm Your Man*, tendre et terrible avec d'amour, et me dit qu'il doit bien y avoir à travers l'Amérique des gens que ça touchera, empreinte neilyoungienne ou pas. Puisse Peluso en vendre par dizaines de milliers.

S. C.

ROCK

NON-SPACES
Glider
(Matlock Records)

Il y a déjà quelque temps qu'on avait entendu parler du duo que forme Pascal Asselin de Below The Sea et Gavin Baker de Billy Maho-

nie. En attente chez Matlock Records, le nouvel album de Glider arrive toutefois au bon moment. Influence du projet IDM Millimetrik du percussionniste de Québec se fait même sentir sur Non-Spaces. Beaucoup plus varié que With Ocean Between, le son de Glider oscille désormais entre l'électronique et un rock assez planant. D'une courte durée (une trentaine de minutes), cet ensemble de pièces explore en surface un univers rêveur qui bascule lentement de l'ombre à la lumière. Un titre comme *A Brush With Summer* atteint l'équilibre voulu. Très axé sur la guitare et les percussions, l'album explore davantage certains motifs ou variations nerveuses. On se réjouit surtout lorsque le duo sort d'un modèle qu'il connaît déjà, comme sur la ravissante et hypnotique *En Dub*. Non-Spaces pointe indéniablement dans la bonne direction.

David Cantin

TARMAC
Notre époque
LA éditions

Le groupe français Tarmac est le digne rejeton de feu Louise Attaque qui, avec son premier album éponyme, avait réussi à faire danser et chanter les plus timides d'entre nous. Si le premier opus de Tarmac avait toujours quelques traits de sa matrice, *Notre époque* a subi une nette mutation. Ici, pas de quoi danser, ou si peu, le rythme s'apaise et les pièces s'allongent. Le mixage évite brillamment de tout mettre en avant-plan, laissant l'oreille découvrir à force d'écoutes les nombreux bruits, effets et autres bidouillages électro-acoustiques. La mutation s'avère aussi instrumentale, car si la voix et la guitare de Gaëtan Roussel et le violon d'Arnaud Samuel sont toujours présents, Tarmac et ses musiciens multiplient les pistes de mélodica, d'orgue et de trompette. Ceux qui ont apprécié l'électrique tango de Gotan Project aimeront *Notre époque* et y retrouveront plusieurs sonorités connues. Ne cherchez toutefois pas «le refrain qui tue», vous trouverez plutôt des textes introspectifs, voire étherés, bercés par moments de la poésie de Walt Whitman et de Fernando Pessoa.

Philippe Papineau

VITRINE DU DISQUE

ÉLECTRO

FRAGILE STATE
Voices From The Dust Bowl
(Fusion III)

La scène électro serait en quête d'un deuxième souffle, entend-on par les temps qui courent. Sans doute. Mais comme en témoignent *Voices From The Dust Bowl*, certaines poches de cet univers sonore semblent faire des efforts pour le trouver. Conséquence: même si l'objectif n'est pas totalement atteint, on applaudit et on rêve déjà à une pandémie. Et pour cause. Avec sa nouvelle création, ce duo britannique nommé Fragile State et formé de Neil Cowley et Ben Mynott livre en effet, en un total de 11 pièces, 62 minutes de bonheur intense à l'amateur de *down tempo* en manque de nouvelles évasions sensorielles. Le voyage est tantôt minimaliste, tantôt ambient, voire trip-hop, mais visiblement guidé par une préoccupation qui traverse l'œuvre du premier au dernier code binaire: faire entrer l'album dans l'intimité de celui qui l'écoute. Le résultat est d'une efficacité redoutable avec ses ballades proches du monde sonore très imagé créé plus tôt l'an dernier par Bruno Schmitt dans *La Vie privée de Zorg* (Select) mais aussi avec ses voix qui semblent sortir d'un album de Cocteau Twins et ses rythmiques qui puisent dans le passé pour, paradoxalement, devenir très contemporaines. À écouter, réécouter et surtout partager.

Fabien Deglise

CLASSIQUE

JANÁČEK
Jalousie. Schluck & Jau. La Petite renarde rusée (suite). Sarka et Kata Kabanova (ouvertures et extraits). Taras Bulba. Sinfonietta. Orchestre philharmonique tchèque, direction: Charles Mackerras. Supraphon 2 CD SU 3739-2 (distribution: Gillmore)

Le chef américain, né de parents australiens, Charles Mackerras est chez lui à Prague. Il est vrai qu'il y a étudié auprès du

grand Vaclav Talich à l'Académie de musique entre 1947 et 1951. Toute sa carrière a été marquée par Janáček, dont il a créé nombre d'opéras en Europe occidentale, révisé certaines partitions et enregistré des disques légendaires pour Decca. Sa connaissance de cette musique est plus qu'intime, ce qui n'étonnera pas ceux qui l'ont déjà vu poliment corriger des fautes commises par des Tchèques dans leur propre langue maternelle! Ce coffret est donc majeur et pourtant très différent, à répertoire comparable (Taras Bulba et Sinfonietta par exemple), de ses enregistrements antérieurs. On est frappé ici par cette sorte d'épure musicale, dans laquelle tous les effets et excès sont bannis. Mackerras revient à un Janáček très proche de ce que Talich lui-même nous a laissé: une lecture attentive, subtile, tendre parfois, dont les phrases coulent (la suite de la Petite renarde rusée est belle à pleurer) au sein d'une texture orchestrale dégraisée. Dans les passages puissants, l'incisivité prime sur le volume. Le pari de cette courageuse leçon était risqué. Il est gagné.

Christophe Huss

KALEVI AHO

Dances symphoniques.
Symphonie n° 11.
Ensemble Kroumata (percussions), Orchestre symphonique de Lahti, direction: Osmo Vänskä
BIS-CD-1336 (distribution: SRI)

Pour tous ceux qui pensent que la création musicale de notre temps est condamnée soit à l'abstraction, soit aux simplifications pseudo-mystiques, voici un disque revigorant. Le Finlandais Kalevi Aho (né en 1949), élève de Rautavaara, est décidément un vrai maître de cet «autre XXI^e siècle», comme l'est un Peteris Vasks en Lettonie. Si vous doutez qu'une œuvre composée en 2001 puisse soulever de votre siège et susciter votre enthousiasme, écoutez ces *Dances symphoniques*, composées en l'honneur d'Uuno Klami (1900-1961). Aho les destine à devenir le troisième acte du ballet *Tourbillons*, œuvre inachevée de Klami. Se fondant sur les titres de danses que Klami désirait y mettre en musique et sur l'argument du ballet, Aho a composé là une œuvre orchestrale envoiante, d'une maîtrise orchestrale équivalente au *Concerto pour orchestre* de Bartók ou à *Sinfonia da Requiem* de Britten. Écoutez la puissance du deuxième mouvement, *Retour des flammes*, ou la très développée *Danse des vents et des feux* pour vous en convaincre.

La *Onzième Symphonie*, qui met en valeur un groupe de six percussionnistes face à l'orchestre, a été créée en 2000. Comme l'explique le compositeur: «Dans chacun des mouvements, les percussions remplissent une fonction différente: elles servent à fournir la couleur tonale, à déterminer le rythme ou comme instruments sacrés.» Au premier mouvement, mystérieux et coloré, fait suite un second volet d'un envoi tant emballement rythmique. Le finale est une section bien plus sobre, planante, un mouvement qu'Aho qualifie de «presque rituel». Les percussionnistes s'y placent aux quatre coins de la salle. La prise de son de référence de Bis ne rend certes pas l'effet spatial (stéréo oblige) mais donne une idée précise de cette forêt sonore étrange dans laquelle l'auditeur se trouve plongé. Un grand disque de musique de notre temps.

C. H.